

Géopolitique du MSI dans le sud de l'Italie

Giuseppe Bettoni, Catherine Brice, Marie-Anne Matard-Bonucci

Résumé

Giuseppe Bettoni, Géopolitique du MSI dans le sud de l'Italie, p. 877-919.

L'Italie n'est pas simplement composée d'un Nord et d'un Sud. L'analyse géopolitique du Mouvement social italien (MSI) révèle l'existence d'une réalité territoriale plus composite que celle habituellement connue. Le MSI, aujourd'hui Alliance nationale, n'est pas uniquement enraciné dans le Sud, mais trouve désormais une base électorale solide également dans le Nord du pays. L'article montre comment dans chaque fief différent, ce parti propose des représentations différentes, relevées par l'analyse à plusieurs niveaux, soit géographiques, soit temporels, propre à la démarche géopolitique. Pour la première fois, on met l'accent sur les différences à l'intérieur du Sud et on stigmatise les diversités entre, par exemple, partie nord et partie sud de la Sicile, ou encore l'évolution de la stratégie du MSI à Naples, ainsi que les raisons de l'enracinement de ce parti dans certaines zones du centre de l'Italie.

Citer ce document / Cite this document :

Bettoni Giuseppe, Brice Catherine, Matard-Bonucci Marie-Anne. Géopolitique du MSI dans le sud de l'Italie. In: Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée, tome 110, n°2. 1998. Les secrétaires d'Etat du Saint-Siège (1814-1979). Sources et méthodes. pp. 877-919;

doi : <https://doi.org/10.3406/mefr.1998.4593>

https://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_1998_num_110_2_4593

Fichier pdf généré le 16/09/2019

GÉOPOLITIQUE DU MSI DANS LE SUD DE L'ITALIE

Depuis 1992, le paysage politique italien a énormément changé. Le bipolarisme qui y régnait a cédé la place à un autre. Auparavant, les deux principaux partis politiques, la Démocratie chrétienne (DC) et le Parti communiste italien (PCI), concentraient la plupart des votes. En 1987, dernière élection législative avant la transformation du PCI en PDS, ces deux partis rassemblaient 23.484.264 votes, soit 60,9% des voix. En 1992, si on additionne les votes du Parti démocratique de la gauche (PDS) et de Rifondazione comunista avec ceux de la DC on obtient encore 20.165.990, soit 51,4% des voix. Bien sûr ce «bipolarisme» s'est affaibli par rapport à la situation historique des élections de 1948, où la DC et le «Fronte democratico per la libertà, la pace e il lavoro» (une union électorale entre le PCI et le PSI) rassemblaient 79,5% des suffrages. En 1953, lorsque le PCI présentait ses candidats (donc sans le PSI), la somme de DC et PCI arrivait à 62,7%. C'était un bipolarisme très marqué, mais cela n'a pas impliqué d'alternance, ni de situation comparable à celle de la Grande-Bretagne.

Avec «Mani pulite» (l'opération des juges de Milan contre la corruption dans le milieu politique, où plus de la moitié des parlementaires ont été mis en examen) ce paysage a été bouleversé.

Si le PCI avait vécu la douloureuse scission de Rifondazione comunista, la DC a dû vivre deux scissions. La première lors de la décision du parti de revenir à l'appellation due à Don Sturzo¹ au début du siècle : Partito popolare italiano (PPI). La droite du parti fait scission, fondant le Centro dei cristiani democratici (CCD), dont les leaders sont Casini, ancien dauphin de Forlani, un des leaders de la DC, et Mastella, ancien leader de la DC dans la province de Bénévent.

La deuxième scission se produit lorsque le PPI décide de s'allier avec la gauche aux élections de 1994. Le leader du PPI est alors Rocco Buttiglione, un proche du mouvement catholique conservateur «Comunione e liberazione». Il refuse de quitter la tête du PPI et de se plier à la décision de la di-

¹ Luigi Sturzo, sicilien de naissance, prêtre, parlementaire et père fondateur du Parti populaire italien, premier rassemblement catholique de l'histoire italienne.

rection nationale. Il décide donc de faire scission, en créant le parti Cristiani democratici uniti (CDU) et en allant s'allier avec le Polo della libertà dont le leader était Silvio Berlusconi. Cette scission, définie par l'ancien leader de la DC, et ensuite du PPI, Mino Martinazzoli, comme «... la scission de l'atome», est la dernière étape qui conduit au bipolarisme actuel.

Le paysage politique italien est donc composé aujourd'hui d'une gauche allant de Rifondazione comunista jusqu'à Rinnovamento italiano². De son côté, la droite est composée des deux partis catholiques, le CCD et le CDU, de Forza Italia, le mouvement de Silvio Berlusconi, et d'Alleanza nazionale (AN), le parti héritier du Movimento sociale italiano (MSI). Ce mouvement, aujourd'hui considéré comme un parti de droite classique, et dont l'ambition est de devenir le principal parti de la droite italienne, catalyse l'intérêt international, en tant que nouvelle incarnation de l'ancien MSI.

Mais quelle est l'origine de ce fameux MSI? Fondé par d'anciens dirigeants du régime de Mussolini dès la fin de la guerre, après 50 ans d'évolutions, et de «ghetto»³, le MSI devient Alleanza nazionale au congrès de Fiuggi, en 1995.

Ce changement de nom a servi à légitimer une situation très particulière à l'Italie. L'éclatement de la DC a permis une certaine «liberté» à tout l'électorat catholique, modéré et de droite. Beaucoup d'entre eux ont regardé ce parti avec beaucoup d'intérêt et les élections municipales de novembre/décembre 1993⁴ ont montré à Rome et à Naples que la transformation du MSI en un parti d'envergure nationale était possible. Il y fallait un changement de structure et une évolution des principaux points de référence de sa ligne politique. Le congrès de Fiuggi a permis tout cela.

Voilà donc comment le paysage politique a changé en l'espace de quelques années, comment les grands partis politiques qui dominaient ont disparu et comment de nouveaux acteurs politiques sont apparus.

² Le mouvement de Lamberto Dini, ministre du Trésor public dans le gouvernement de Berlusconi, puis président du Conseil jusqu'aux élections de 1996. Dans le gouvernement de Romano Prodi il est ministre des Affaires étrangères.

³ Bien qu'ayant eu des députés régulièrement depuis 1948, le MSI a toujours été tenu à l'écart de la vie politique, c'est ce que l'on appelle ses années de ghetto, qui durèrent jusqu'au début des années 80, comme nous le verrons plus loin.

⁴ Ces élections ont concerné plusieurs grandes villes italiennes, parmi lesquelles Rome et Naples. Dans ces deux villes le MSI a présenté les deux principaux leaders : Fini (leader du parti) à Rome et Alessandra Mussolini (petite-fille du Duce) à Naples. Dans les deux cas le MSI est battu, mais les scores atteints sont si importants (à Rome il devient le premier parti) qu'il fut perçu comme vainqueur.

Mais changement de paysage politique veut dire aussi changement de la géographie de ces partis dans tout le pays.

Historiquement, le MSI était très bien installé dans le Mezzogiorno. Par contre ses scores étaient assez faibles dans le Nord, particulièrement dans le Nord-Ouest. Bien sûr l'analyse des scores, exception faite pour les provinces de Bolzano et de Trieste, montre bien que cette interprétation est réaliste, mais qu'elle n'est pas exhaustive. Se borner à une simple interprétation bipolaire de la géographie du MSI serait avant tout simpliste, mais ce serait surtout un obstacle à la compréhension de l'évolution d'AN et de toute la droite italienne aujourd'hui.

Il faut donc étudier les diversités du MSI en Italie, car nous pourrions ainsi comprendre les diversités du pays tout entier.

C'est en prenant en considération ces diversités que l'on parvient à comprendre les scores particulièrement gratifiants que le parti atteint à Pérouse et dans le sud de la Toscane, ce qui serait impossible si l'on se bornait à faire référence à la zone «rouge» composé de l'Émilie-Romagne, de la Toscane et de l'Ombrie. De même c'est en faisant référence à la province de Verbania (Piémont), où, avec la présence du député Marco Zacchera, AN parvient à dépasser la barre des 20%. On peut encore le dire de la géographie du parti dans le Sud, comme nous le verrons plus bas.

Le MSI a utilisé dans le passé plusieurs représentations de lui-même, selon l'endroit où ses stratégies devaient être appliquées. L'étude de ces diversités est primordiale pour comprendre l'actuelle implantation d'AN. En effet, les différences d'identité entre les territoires que le MSI a tenté de «conquérir» ont nécessité l'emploi d'images différentes, liées aux diversités présentes sur le terrain.

Quand je parle de «représentation», je veux parler d'une façon de se montrer, de se représenter soi-même, sur un certain territoire. Ceci est extrêmement important, car la façon de se représenter ne peut être la même si l'on se trouve par exemple dans le nord ou dans le sud de l'Italie.

La représentation devient un objet fondamental dans l'analyse géopolitique comme elle a été définie par Yves Lacoste⁵. Cette démarche géopolitique a produit d'excellents résultats dans l'étude des partis politiques.

En effet, un parti politique est un acteur susceptible d'entrer en rivalité avec d'autres acteurs (d'autres partis) pour «conquérir» un territoire. Pour

⁵ Y. Lacoste (dir.), *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, 1994, p. 1-35 (Préambule). Yves Lacoste donne une définition très précise de ce qu'est la géopolitique : «[...] des rivalités territoriales qui font l'objet de représentations contradictoires aujourd'hui largement diffusées par les médias, ce qui suscite entre citoyens des débats politiques, à la condition qu'il y ait une certaine liberté d'expression». (p. 17).

cela, il utilise des représentations de lui-même qui visent à attirer l'électeur de ce territoire.

Ces représentations changent selon l'échelle à laquelle on envisage le territoire, du niveau de la commune au niveau de l'État.

Cette utilisation de l'analyse des différentes échelles se répand de plus en plus, notamment dans l'équipe qui anime la revue *Political Geography*, où l'on parle de «hidden geography»⁶.

Ainsi on parle d'une géographie qui est différente selon la région ou la province où l'on se trouve. On le remarque aussi bien à gauche qu'à droite. En ce qui concerne la gauche, on en trouve un exemple dans le discours du PDS (Parti démocratique de la gauche, ex PCI). Ce parti se présente différemment selon que l'on se trouve en Ombrie ou dans les Pouilles : dans la première, la présence d'une certaine richesse et d'un grand nombre de PME impose un discours d'efficacité et de rentabilité des impôts versés à l'État, qui ne trouve presque pas de raison d'être dans la seconde région⁷.

Cette question d'échelle ne se réduit pas à une simple effet de loupe, où, en passant d'un niveau à l'autre on verrait mieux ce qui se passe localement. Car parfois, des discours tenus localement sont absents, voire niés, à l'échelle nationale. C'est le cas des droits italiens sur les territoires d'Istrie et de Dalmatie, soutenus par AN. À une échelle nationale, on a assisté lors du congrès de Fiuggi, en 1995, à une renonciation aux revendications dont faisaient l'objet les territoires prétendument italiens de l'ex-Yougoslavie. Par contre, la Fédération du Parti à Trieste compte une section consacrée à cette revendication, qui continue à travailler pour faire valoir ces droits. On pourrait même aller plus loin, en donnant l'exemple de l'ancien Parti républicain italien (PRI). Dans le nord de l'Italie, comme à Rome et même à Naples, il se présente comme un parti modéré, laïque, un peu à gauche, son leader Giorgio La Malfa faisant même partie de l'alliance qui soutient le gouvernement de centre gauche actuel, présidé par Romano Prodi. Si l'on se rend en Sicile ou dans le Salente, nous découvrons que ce parti a une représentation de droite, et que ses dirigeants sont à droite, cherchant même une alliance avec Forza Italia (le mouvement fondé par Silvio Berlusconi).

Je voudrais essayer de montrer ici que le clivage Nord-Sud est moins net qu'on ne le pense. Je ne veux pas nier cette différence, cette fracture

⁶ D. Délayent et H. Leitner, *The political construction of the scale*, dans *Political Geography*, 16, 2, février 1997.

⁷ J. Agnew, *The dramaturgy of horizons : Geographical scale in the 'Reconstruction of Italy' by the new Italian Political Parties, 1992-95*, dans *Political Geography*, 16, 2, février 1997.

fort difficile à réduire. Mais je crois qu'une étude sur le Sud doit prendre en considération les diversités qui le composent pour à la fois, mieux comprendre les représentations des partis politiques, et d'autre part, optimiser l'efficacité des acteurs sur ce territoire. C'est à partir de l'observation des représentations des partis que l'on peut commencer à comprendre cette diversité. En ce qui concerne le MSI, quelle a été sa représentation dans le Sud? Les fondements du MSI ont toujours été la Nation et la lutte contre l'État. Ceci met en évidence une nette séparation entre l'État et la Nation. Pour ce parti, il n'y a qu'une seule Nation italienne qui ne correspond pas à l'État italien. Il en découle la défense de la Nation, à tout prix, de ses frontières, des territoires de la Nation, même hors des frontières de l'État. La différenciation entre Nation et État est telle que la Nation doit combattre l'État pour atteindre à l'affirmation finale de l'État-Nation, comme le fait le MSI.

J'ai commencé mon travail en prenant en compte la partition de la plupart des chercheurs travaillant sur la droite, c'est-à-dire la «Ligne gothique», qui partageait en 1943 l'Italie en deux : au nord, la République sociale italienne de Mussolini, et au sud le Royaume d'Italie. En partant de cette base, j'ai analysé les déclarations des membres du parti, les manifestations organisées. J'ai analysé aussi quelles étaient les positions du parti face aux différentes problématiques locales, dans des régions aussi différentes que Naples et Milan.

Par rapport à toute la littérature (très pauvre) au sujet du MSI, ce travail diffère de l'habituelle étude diachronique. Ce type d'analyse, basée sur la continuité temporelle, a empêché jusqu'à aujourd'hui de mettre en évidence plusieurs facteurs importants pour comprendre les variables sur lesquelles se fonde l'évolution de ce parti. Cet article n'apporte pas de données nouvelles à l'histoire déjà connue de ce parti. Il analyse par contre certaines prises de position et certaines représentations données, à certains moments et dans certains lieux, par rapport à d'autres moments et à d'autres lieux.

En fait cette démarche, propre à l'analyse géopolitique, est basée sur une superposition d'échelles à la fois temporelles et spatiales. Cette grille d'interprétation est, en ce qui concerne ce sujet et ce pays, tout simplement différente et, je crois, nouvelle. En ce qui concerne la méthodologie utilisée tout au long de ce travail, je dois préciser que ma recherche a été menée dans les archives des journaux nationaux et locaux. Les nombreux entretiens que j'ai obtenus auprès des dirigeants du MSI, (que je tiens à remercier ici), ont une place très importante dans ce travail. Ils ont en effet permis d'effectuer une comparaison entre les différentes initiatives du parti. À partir de ce travail, j'ai pu mettre en évidence les différences entre les ob-

jectifs politiques, qui nous permettent de mieux comprendre l'identité du MSI et donc sa stratégie.

1 – ORIGINE D'UNE IDENTITÉ

L'étude du MSI-DN (Movimento sociale italiano-Destra nazionale) n'intéressait que très peu de gens il y a une dizaine d'années, et ce ne fut qu'à partir de 1983 que le MSI commença à être perçu comme un parti digne d'intérêt, au moins pour les autres partis italiens. Il a en effet connu une période de plus de vingt ans d'isolement, de 1960 à 1983, – nous verrons pourquoi – et auparavant il était systématiquement perçu comme le parti fasciste, auquel tous refusaient aide et dialogue.

Une chose est très claire : le MSI, dès ses débuts et pendant toute la période qui nous intéresse, est un parti dont la base géographique est méridionale, avec cependant une forte présence dans certaines régions du Nord, pour des raisons spécifiques. Son installation dans des régions comme les Pouilles, le Latium et la Campanie, sans oublier la Sicile, a toujours été très importante et l'identité qui lui était propre dans le «Meridione» était très différente de celle qui le caractérisait dans le Nord, «le Settentrione». La raison en est très simple et connue. Il faut remonter à la Seconde Guerre mondiale et particulièrement aux années 1943-45, années de la République sociale italienne⁸ et de la guerre civile, qui a touché particulièrement l'Italie du Nord. Une ligne dite «gothique»⁹ marquait la limite entre la RSI au nord et le Royaume d'Italie au sud, après le débarquement des Américains en Sicile. Mussolini était le chef de la RSI grâce à l'aide des Allemands, qui pouvaient ainsi continuer à occuper l'Italie du Nord avec une justification officielle. Quelle liaison y-a-t-il entre ces événements et les deux images du MSI?

Avec la RSI on assiste à un retour sur les principales idées et mœurs du fascisme des premières années. Le congrès de Vérone¹⁰ et les 18 points de la

⁸ Mussolini, après avoir été libéré par les Allemands (un commando dirigé par le capitaine Otto Skorzeny) le 13 septembre, institue dans le nord de l'Italie, le 23 septembre 1943, une République qui a pour siège de son gouvernement la ville lombarde de Salò.

⁹ On appelle Ligne gothique une ligne imaginaire et très floue qui changeait au fur à mesure que se déplaçait le front des combats entre les Allemands et les militaires de Mussolini dans le Nord et les alliés au Sud. Cette ligne, après la guerre, est indiquée comme allant de Grosseto en Toscane à Ascoli Piceno dans les Marches.

¹⁰ Après la naissance de la République de Salò, le Parti fasciste de la République fait son premier (et dernier) congrès dans la ville de Vérone.

Charte – dite de Vérone – qui en découle, marquent une récupération de tous les aspects sociaux, liés au travail (le corporatisme) et aux objectifs culturels de transformation du rôle de l'homme dans la société, de révolution de l'esprit, mais aussi de dépassement du libéralisme et du socialisme, de socialisation des entreprises, d'anti-bourgeoisie et d'anti-capitalisme. Tous ces aspects ont pu être véritablement assimilés dans le Nord, quand bien même ils n'ont pas été traduits dans la vie réelle, ce qui est notamment le cas du corporatisme. À tout cela il faut encore ajouter l'évolution économique que l'Italie du Nord a connue au cours de toute cette période, de 1945 à aujourd'hui.

Lors des derniers mois de la guerre civile, les affrontements les plus violents ont eu lieu dans le Nord : dans la région du Piémont, spécialement la zone de Cuneo, ou dans le Frioul-Vénétie Julienne, dans la zone de Trieste, bien que le reste de ces espaces ait également été touché. L'Émilie Romagne, la plus « rouge » des régions d'Italie fut le théâtre des affrontements les plus durs, dont les conséquences sont encore présentes de nos jours, entretenant la haine et des désirs de revanche entre les protagonistes.

Le Nord a ainsi connu un fascisme basé sur des principes différents de ceux du régime de 1922-43. Ces principes ont continué à être cultivés par les militants du MSI. C'est dans le Nord que se développent l'archipel des publications, la source du débat et l'élaboration de la pensée qui accompagneront la vie de ce parti pendant plus de quarante ans : aussi bien dans les années les plus obscures (pendant la décennie 70, « les années de plomb ») que dans les années de la recherche du dialogue et de la sortie du « ghetto », au cours de la décennie 80. Ainsi, dans des villes comme Milan, la quasi-clandestinité n'est pas parvenue à empêcher la volonté de faire évoluer un bagage idéologique ressenti comme le plus important, le seul digne d'être répandu. De 1960 (incidents de Gênes¹¹) au début des années 80, le MSI connaît ses fameuses « années de plomb ». C'est dans le Nord qu'elles furent les plus difficiles. C'est le début d'une décennie d'absence complète de projets, de peur, de perte de pouvoir et d'importance au sein de la droite italienne. C'est donc dans le Nord que se présentent les difficultés les plus importantes pour faire des meetings. Almirante¹² n'a pu faire son premier

¹¹ En 1960, lors de la tenue du congrès du MSI à Gênes, sous le gouvernement Tambroni, avec lequel des perspectives d'entente semblaient se profiler, la gauche occasionna un incident qui fit des victimes, lesquelles furent mises au compte de la présence du congrès fasciste dans la ville.

¹² Giorgio Almirante, a été un des dirigeants de la RSI, et fut le premier secrétaire général du MSI lors de sa fondation en 1946. Évincé en 1950, il est revenu à la direction du parti en 1969, jusqu'en 1987.

meeting à Cuneo que dans les années 80¹³, la chose était auparavant impossible.

Bien sûr, le Sud aussi connaît des moments très difficiles, mais le parti y garde sa capacité de réponse, comme le montrent beaucoup d'incidents à Rome, pour ne pas parler de la révolte de Reggio de Calabre en 1970, menée par Ciccio Franco¹⁴.

Après le débarquement des Américains en 1943 en Sicile et le débarquement d'Ostie dans le Latium, tout le Sud a été rapidement libéré par les Américains. Les Allemands abandonnent toutes les régions et, le 25 juillet 1943, le Grand conseil du fascisme dépose le pouvoir dans les mains du maréchal Badoglio.

Le Sud n'a donc connu que des moments très limités de guerre civile, notamment à Naples, mais on ne peut y parler d'une guerre semblable à celle du Nord, qui a duré des années. Dans le Sud, le nouveau pouvoir s'est installé très vite, presque comme pour un banal changement de gouvernement. Le peuple avait déjà perdu toute sensation de grandeur, insufflée par le régime fasciste, du fait de la cruelle réalité de la guerre. L'arrivée presque pacifique des alliés fut considérée comme la fin de cette guerre, et donc de cette frustration.

Le paysage politique qui se découvrit alors sembla vraiment désolant. Le pouvoir central du maréchal Badoglio était assez faible, devant composer avec les Américains. La grande complexité de la machine du CLN (Comité de libération nationale), devant équilibrer de subtiles luttes de pouvoir entre les partis, restait opaque à la majorité de la population. On découvrait une Italie pauvre, plongée dans le désordre, et où les premiers représentants de parti recommençaient à ancrer leur pouvoir sur le territoire.

2 – SUD ET INDIFFÉRENTISME

Il est nécessaire de prendre en compte l'une des particularités politiques du Sud : l'indifférentisme, souvent considéré comme étant à l'origine du MSI.

¹³ C'est la consultation officielle du groupe MSI à l'assemblée par Bettino Craxi, lors de la formation de son premier gouvernement, qui marque la sortie du ghetto pour le parti héritier du fascisme. Une deuxième étape sera marquée par l'exposition sur le fascisme tenue ensuite à Milan, qui donne pour la première fois une vue critique objective et non purement antifasciste du «Ventennio» italien.

¹⁴ Francesco (dit «Ciccio») Franco était le leader du syndicat du MSI à Reggio de Calabre. Voir le paragraphe qui lui est consacré plus bas.

On a vu que le Sud de l'Italie n'a pas connu la violence et les absurdités d'une guerre civile qui poussa des Italiens qui aidaient les Allemands à tuer d'autres Italiens. Au contraire, on connut là les absurdités et tous les balbutiements d'une République naissante. Évidemment la nostalgie la plus importante allait au seul fascisme que la région ait connu : le Régime, de 1922 à 43. C'est dans ce climat que se forme le mouvement «indifférentiste» *Fronte dell'uomo qualunque* (Front de l'homme quelconque).

Ce mouvement a été l'idée de Guglielmo Giannini, auteur dramatique, parolier, auteur de romans policiers, metteur en scène, journaliste. Giannini, avec son argent et celui du producteur de cinéma Scalera, avait fondé un magazine à la fin de 1944 : *L'uomo qualunque*. Giannini était éditeur, directeur, administrateur et rédacteur. Avec un langage très fort, violent, dur, il attaquait ce qu'en Italie on appelle les «*politicanti*» (péjoratif, pour remplacer «*politici*», stigmatisant ainsi leur volonté avide d'exercer un pouvoir personnel, et de s'y maintenir au besoin par les moyens les moins légaux). Il était contre le système des partis qui était en train de se former selon la ligne du CLN, contre l'antifascisme. Il dénonçait cette ligne politique comme conformiste après 1943. Le succès fut remarquable : avec ses quatre pages il arriva à diffuser cinq cents mille copies et dans les moments les plus importants pu atteindre le million. Avec la fin de la guerre, le journal se transforma en un mouvement politique, qui participa aux élections de 1946 et obtint 1.200.000 voix et trente députés. Les raisons de ce succès sont multiples. On a parlé de la peur d'une révolution sociale venant du Nord («*il vento del Nord*»). Mais cette raison, réelle, n'était pas la seule. La situation de l'Italie du Sud en 1944 n'était pas du tout encourageante, faite de ruines, de misère, de famine. En parallèle, le mécontentement d'une bonne partie de la population grandissait envers une classe politique (celle du CLN) qui était très similaire à la précédente. Au début le *Fronte dell'uomo qualunque* fut déclaré fasciste; l'équation étant très facile à faire pour les hommes de la gauche : indifférentisme égale fascisme. Mais cette équation était arbitraire. En premier lieu, Giannini n'avait jamais été fasciste, même pas pendant la période du Régime, et plusieurs fois il avait pris ses distances avec des personnages fascistes. Ensuite, le *Fronte* est devenu anti-totalitaire et a été influencé par les thèses libérales.

Mais le *Fronte dell'uomo qualunque* était le seul débouché pour tous les fascistes, qui, avant l'apparition du MSI n'avaient aucune possibilité de représentation. Ces électeurs étaient séduits par l'anticommunisme, l'anti-partitisme, son aversion envers l'antifascisme et le CLN.

La disparition de ce mouvement survient ensuite très rapidement, aux élections de 1948 et les raisons en sont évidentes :

a) la première en est l'affrontement direct entre Démocratie chrétienne (DC) et communisme, qui pendant les élections de 1948 a été l'affrontement principal, occultant les autres débats (on garde encore aujourd'hui les affiches de cette campagne, montrant des hommes aux grosses moustaches et à l'air féroce, en train de manger des enfants);

b) ensuite, le changement de stratégie de la DC qui, au début, se donnait une image de parti progressiste, mais qui dès 1948 montra un fort intérêt pour les classes moyennes, électorat typique du Fronte dell'uomo qualunque;

c) enfin, et c'est très important, ce scrutin permet la première présentation de listes du MSI, ce qui donne la possibilité aux électeurs fascistes d'avoir des candidats à eux.

Ainsi, le Sud cherche un équilibre, une direction, la sortie du chaos et des incertitudes de la fin de la guerre. Sans avoir connu la lutte des derniers mois du fascisme de la RSI à côté des Allemands, sans avoir éprouvé la sensation d'avoir le fascisme comme antagoniste direct. Un Sud qui n'a pas l'antifascisme comme expérience directe, et où l'antifascisme était plutôt incarné par le gouvernement ayant succédé à Mussolini. Le Nord gardera les blessures des violences des Allemands et des «repubblichini»¹⁵ d'une part et les revanches des maquisards de l'autre. Avec la défaite de la RSI, la chasse aux fascistes ne s'arrêtera d'ailleurs pas, et l'on parle encore aujourd'hui d'exécutions sommaires jusqu'en 1947 dans l'Émilie «rouge». Cette chasse aux fascistes restera comme l'héritage d'une guerre fratricide, un héritage qui poussera les militants du MSI à vivre dans une quasi-clandestinité et à ne produire leur pensée, leur débat, leur stratégie, que cachés.

En résumé, l'on ne rencontre pas dans le Sud de difficultés à se déclarer fasciste et de droite, à la recherche d'un État fort. Dans le Nord, au contraire, se définir comme de droite, ou pire comme fasciste, est vécu comme une honte, et représente un geste quasiment impossible.

Ainsi s'explique l'existence de cette «ligne gothique», d'Ascoli à Grosseto.

3 – LE SUD

Le Sud constitue donc le fief du MSI en Italie. En effet c'est à partir de là que le parti a connu ses succès les plus importants, impliquant la garantie d'être toujours présent au Parlement. C'est à partir du Sud qu'à

¹⁵ Les «Repubblichini» sont les soldats qui combattaient pour la République de Salò. Beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui militants de Alleanza nazionale. Le plus connu est Mirko Tremaglia, député et responsable des affaires étrangères pour AN.

commencé la remontée de la droite vaincue, une remontée qui n'a pas attendu la fin de la guerre. C'est à Trapani, en Sicile, que l'on assiste à la première action des fascistes, avec la distribution de tracts contre le gouvernement Badoglio en octobre 1943. Toujours en Sicile, en décembre 1944, à Raguse, on compte une quarantaine de morts lors d'affrontements entre civils et carabinieri au cours de manifestations fascistes.

Les villes les plus importantes en ce qui concerne la présence de réseaux d'organisations proches de la droite fasciste étaient Bari, Tarente, Catane et toute la Calabre, où l'on trouvait notamment les *Guardie ai labari*¹⁶ du prince Valerio Pignatelli di Cerchiara.

Un autre exemple de la présence de ces réseaux est fourni par le groupe «Onore», qui s'inscrit dans la logique de la continuité avec le Régime, et qui est en liaison avec le PFR (Parti fasciste républicain, de la République de Salò). Il portait un intérêt particulier aux étudiants et aux combattants, et il était spécialement présent à Bari, à Naples et plus encore à Rome.

C'était donc sur ce contexte que le MSI devait s'appuyer pour opérer un retour sur la scène politique.

Et c'est dans le Sud que le MSI conduit ses premiers projets. Son premier congrès se tiendra à Naples (ils n'obtinrent pas la permission de le faire à Rome) les 27, 28 et 29 juin 1948. Le Sud produira logiquement les premiers parlementaires du parti (six députés et un sénateur).

J'ai déjà expliqué comment le Sud avait vu grandir un important mouvement Indifférentiste, et sur quelles bases celui-ci était fondé.

C'est particulièrement en Campanie, en Calabre et en Sicile, qu'on trouve la présence la plus importante du MSI. En 1948 les régions les plus favorables à ce parti sont la Calabre avec 5,4% des voix, le Latium avec 4,4% et la Campanie avec 3,9%. La Sicile, avec la région du Molise, atteignait 3,1%. C'était la première fois que le MSI était présent à des élections parlementaires, même s'il s'était déjà présenté aux suffrages, lors des élections municipales de 1947, à Rome.

Si l'on compare les résultats électoraux du Fronte dell'uomo qualunque en 1946 et du MSI en 1948 et 1953, on s'aperçoit que toutes les régions qui ont joué un rôle fondamental pour le Fronte dell'uomo qualunque n'ont pas systématiquement joué le même rôle en faveur du MSI. C'est particulièrement le cas du Molise, où jamais le MSI n'arrivera au score du Fronte dell'uomo qualunque, même pas en 1972, année la plus

¹⁶ Brigade de fascistes pro-RSI qui opéra des sabotages dans le Sud entre 1943 et 1945.

mémorable pour les scores du parti. En 1946 le mouvement de Giannini atteindra là 14,9% des votes, le score le plus important de son mouvement, avec 12,4% en Sardaigne, 11,3% en Campanie et 10,4% dans les Pouilles. Or, dans les mêmes régions, le MSI ne parviendra qu'à des scores beaucoup moins importants : 6,7% en Campanie, 6,9% dans les Pouilles, 8,2% en Sardaigne et seulement 7,2% en Molise¹⁷.

Tout cela confirme mon analyse selon laquelle l'indifférentisme n'équivalait pas au fascisme. Cela, non pas tant à cause de la différence territoriale entre les aires de vote Fronte dell'uomo qualunque et MSI, mais bien plutôt parce que l'électorat du Fronte dell'uomo qualunque comprenait des citoyens qui, sans être antifascistes, n'étaient pas fascistes non plus, et qui lors de la disparition du mouvement Indifférentiste se sont tournés vers d'autres partis, mais pas vers les fascistes. Le Fronte dell'uomo qualunque était donc lié à d'autres causes, à une autre représentation.

La révolte de Reggio de Calabre

En Calabre, la représentation du MSI est liée à des moments historiques et des personnages très précis, comme a eu l'occasion de me le déclarer au cours d'un entretien le député Fioretti¹⁸ : « En Calabre le MSI a un nom, celui de Ciccio Franco ».

Francesco (« Ciccio ») Franco a été le leader d'une révolte qui a marqué pour longtemps cette ville et surtout l'histoire du MSI à Reggio de Calabre. Essayons de replacer cette révolte dans son contexte et de l'expliquer.

Le 14 juillet 1970, on annonce une grève à Reggio de Calabre, contre la désignation de Catanzaro comme capitale de la région Calabre, et donc comme siège de l'Assemblée régionale. Personne au début ne donne beaucoup d'importance à ce mouvement. L'Italie est en plein été, Giulio Andreotti cherche une issue à la crise du troisième gouvernement Rumor. De plus on rencontre des problèmes pour la formation des gouvernements locaux, peu de temps après les premières élections régionales.

Cette révolte n'était alors perçue que comme une bataille de clocher, autour de l'enjeu d'une centaine d'employés de plus. En 1970, avec 170.000

¹⁷ Les résultats sont ceux des élections sénatoriales de 1953; en ce qui concerne 1948, les résultats étaient beaucoup plus faibles, de l'ordre de 2,0% de l'électorat national, tandis qu'en 1953 il fut de 5,8%, toujours pour le Senat.

¹⁸ Ancien responsable national de l'image du MSI, député d'Alleanza nazionale et leader actuel d'AN à Rome.

habitants, Reggio était l'une des provinces les plus pauvres d'Italie, avec Potenza, Agrigente et Avellino. La grève fut décidée par une assemblée populaire, contre l'avis des syndicats et des partis politiques. Dans l'après-midi survinrent les premiers incidents : deux mille personnes tentent d'occuper la préfecture. Des manifestants fabriquent des bombes incendiaires avec l'essence de voitures stationnées à proximité. Mais les événements ne vont prendre une véritable tournure dramatique que sur la place d'Italie, où Bruno Labate, un cheminot de 46 ans, meurt au cours de la nuit près d'une barricade. Le «questore»¹⁹ Emilio Santillo est blessé. Le long des rues en pente on lance contre la police des voitures en train de brûler. De Rome, le ministre envoie le vice-chef de la Police, M. Catenacci.

Le bilan s'élève une semaine plus tard à un mort, cent blessés, 90 arrestations, et 2 milliards de liras de dommages. On commence alors à tenter d'éclaircir l'origine de ces troubles. Selon plusieurs personnes une flambée de désespoir n'est pas suffisante pour expliquer une telle révolte. La police pense à une intervention de la mafia, une revanche contre le «questore» Santillo à cause de l'arrestation de 40 chefs mafieux un an auparavant. Selon la gauche, il s'agit d'une instrumentalisation par les fascistes d'un mouvement spontané.

À Rome personne ne s'inquiète particulièrement des affaires de Reggio de Calabre, et pour cause : Giulio Andreotti vient de renoncer à former un gouvernement, et le problème revient à Emilio Colombo, qui parvient le 6 août à former un gouvernement de centre-gauche réunissant quatre partis.

Encerclée par six mille agents spéciaux, Reggio est toujours une ville sous tension. Au début du mois d'août ont lieu des incidents autour d'un meeting communiste où est présent Pietro Ingrao²⁰, selon lequel on compte alors dans la ville beaucoup de sympathisants du mouvement néofasciste «Fronte nazionale», et selon lequel est également présent l'un des dirigeants les plus militaristes du MSI : le prince Junio Valerio Borghese. La direction du mouvement à Reggio est prise par le «Comitato d'azione per Reggio capoluogo» (Comité d'action pour Reggio capitale de région), composé de vingt-et-une personnes, et dont le chef est un certain Francesco Franco, (dit Ciccio) âgé de 35 ans, par ailleurs secrétaire du Cisial, le syndicat du MSI. À partir de ce moment-là, la révolte passe aux mains des fascistes et on assiste à un durcissement du mouvement. Le slogan «boia chi molla» (bourreau qui cède) crée lors de ces événements, sera même repris par le MSI tout entier.

¹⁹ Cette fonction correspond à celle du préfet de police de Paris.

²⁰ Pietro Ingrao était à l'époque un des leaders de l'aile gauche du PCI.

Le 10 septembre, Ciccio Franco parle devant une assemblée de 8000 personnes, à laquelle il propose l'institution d'une Brigade civique et de la République du quartier populaire Sbarre.

Grèves en août, grèves en septembre, attentats, incidents entre manifestants et police se succèdent. Le 17 septembre Angelo Campanella, manifestant, père de sept enfants, est tué par une raffale de mitrailleuse. Le slogan devient : «Basta con le pietre, passiamo alle armi» («assez de pierres, maintenant on passe aux armes»).

C'est à ce moment-là que tout le monde s'aperçoit que l'on est face à une révolte de droite. Le 14 juillet 1971, exactement après un an de révolte continue, les manifestants brûlent le siège du Parti socialiste italien de la ville. Ciccio Franco est arrêté, pour être finalement libéré avant Noël.

Cette bataille, cette révolte, laissent un horrible souvenir à beaucoup, mais pour le MSI elle aboutit à la vraie conquête d'une ville, car Ciccio Franco, devenu sénateur de la République en 1972, incarnera toujours la liaison entre le parti et le territoire, et sera toujours le représentant de la protestation d'une partie toute entière de l'Italie. La révolte de Reggio de Calabre, bien que déclenchée par de petits groupes sensibles à l'esprit de clocher, a entraîné la révolte d'une partie de Reggio bien plus grande. On retrouvait dans ce groupe tous les ingrédients de la crise méridionale et calabraise notamment : absence de ressources économiques, chômage endémique, absence de perspectives pour les jeunes, clientélisme, corruption. Cette révolte avait une base très populaire et surtout elle s'enracinait dans des problèmes de plus en plus évidents, et autour de la frustration découlant des grands espoirs déçus de l'après-guerre.

Cette protestation a montré comment la gauche, en tant que force d'opposition, n'a pas été capable de prendre la tête de ce mouvement. D'un autre côté, cette protestation a mis en évidence le fossé grandissant entre classe politique et population. Une révolte que la droite était par contre toute prête à récupérer, sans craindre de se salir les mains au passage.

Quelles ont été les conséquences électorales et politiques de cette révolte dans la vie du parti, dans la ville, dans la région, aussi bien que dans le «Meridione»?

Des répercussions se sont assez rapidement fait sentir dans la vie du parti. Déjà en 1979 le MSI avait retrouvé un score faiblement plus important qu'auparavant, avec 9,21% des suffrages, pour revenir en 1987 et 1992 à des scores du même niveau qu'avant 1970 (respectivement 7,47 et 6,55%). Nous pouvons affirmer que l'effet «révolte 1970» s'est épuisé assez vite. En réalité, déjà en 1976 avec 12,61% (un pourcentage double par rapport à celui de 1968) l'effet de la révolte a disparu, mais seulement d'un point de vue électoral. Du point de vue politique la vie du parti a changé ra-

dicalement, car sa présence sur le territoire a changé. Avec Ciccio Franco, et avec d'autres personnages du parti comme Meduri²¹ et Aloï²², le MSI a finalement trouvé son terrain dans la ville (certains quartiers populaires) et il a acquis l'image de seul défenseur de cette ville contre toute la région. Ce rôle a permis une victoire temporaire, mais qui pourtant ne garantira pas le leadership continu du MSI. N'oublions pas que dans toute l'Italie 1972 a été une très bonne année pour ce parti, et que si on lit les résultats, on constate que tous les scores ont doublé. Bien sûr à Reggio de Calabre le pourcentage a été multiplié par trois. Mais ce score est vite retombé. Ce qui a changé d'une façon assez importante a été l'image du MSI : il est devenu alors aux yeux de beaucoup un parti digne de confiance, n'ayant pas peur de défendre une ville, même face aux puissants de Rome.

Il faut se rappeler que le début de la protestation avait été suscité par un mouvement de citoyens dirigé par une personnalité de la DC, un certain Zocari, ancien conseiller municipal et ancien maire adjoint. Mais à partir de la mi-juillet, alors que le mouvement avait déjà connu des affrontements très durs (dont nous avons déjà parlé), et que venaient d'être faites les premières demandes de mise en examen, Zocari et les différents chefs du mouvement avaient tout laissé tomber. Et à la fin de juillet, Ciccio Franco devint le chef de la révolte.

Le MSI est alors le seul parti à soutenir d'une façon officielle et militante les révoltés de Reggio.

Les résultats électoraux de 72 montrent bien que le MSI gagne dans toute la région, même à Catanzaro, ville antagoniste de Reggio. Le MSI a dû finement équilibrer la balance entre les dirigeants de Catanzaro et les chefs de la révolte de Reggio, afin d'éviter un affrontement interne au parti. Ammirante savait d'ailleurs très bien que les jeux étaient faits : rien ne pouvait plus désormais priver Catanzaro du titre de capitale régionale. Demander aux dirigeants de la nouvelle capitale de ne pas faire de déclarations a été largement suffisant pour éviter tous genres de discussion entre dirigeants du même parti. En même temps le parti se déclarait au côté de Reggio Calabria.

Cette prise de position a permis au MSI de se faire le représentant d'une population vexée par un pays qui l'avait trahie. Mais pas seulement dans la ville en question, ni dans la seule Calabre : dans tout le « meridionale » de la péninsule. Le MSI a pu se poser comme le parti qui défendait une population trahie par ses élus et négligée à l'avantage du Nord.

²¹ Renato Meduri est actuellement sénateur de la République et depuis la révolte (dont il était considéré comme le numéro deux) conseiller municipal et régional.

²² Aloï actuellement est élu à la Chambre des députés.

Ciccio Franco, quand à lui, est resté le personnage clé permettant la présence du parti dans la ville. Une clé toujours difficile à gérer, surtout pour les dirigeants du MSI, habitués à une base très obéissante.

Le même Almirante n'a jamais aimé ce personnage difficile à décrire. En 1973, une télévision étrangère, qui menait un reportage sur le néofascisme en Italie, a fait répéter quatre fois l'accolade entre Almirante et Ciccio Franco. Le journaliste déclarait que les trois premières n'avaient pas du tout l'air amicales. Il ajoutait que le sénateur Franco était un vrai caméléon, qu'il étudiait le sujet présent en face de lui et qu'il comprenait ainsi ce que son interlocuteur voulait entendre dire, et ce qu'il pensait de lui. Un véritable acteur de cinéma.

Fini disait en 1991, le jour de la mort de Ciccio Franco, qu'il était l'auteur du rachat du «Mezzogiorno d'Italia». Dans ses dernières années il avait un peu changé d'aspect, abandonnant son image à la mise négligée, la barbe de quelques jours, la cigarette toujours aux lèvres, habillé en noir, et à l'air renfrogné, comme lorsqu'il donnait des interviews dans des caves obscures à une journaliste comme Oriana Fallaci²³. Il parlait de son désir de transformer l'Italie en une nouvelle Espagne de Franco, ou en Portugal de Salazar. Mais surtout il aimait la Grèce des colonels (il faut savoir qu'il disait tout cela à Oriana Fallaci, journaliste, la femme de Panagulis) : «Je suis un homme qui croit en l'ordre et en un État fort» disait-il pendant qu'il conduisait la révolte de Reggio de Calabre, jetant pierres et bombes, «...pour donner à Reggio de Calabre les privilèges établis par Dieu, par la nature et par l'histoire». En effet c'est cette révolte qui a fait sa fortune; en tant que petit dirigeant du syndicat local d'un parti resté dans un ghetto, il n'était pas arrivé à se faire élire au conseil régional avant le début de la révolte. Il se lança dans cette aventure et en quelques jours il prit la tête du mouvement, en en chassant tous les prétendants.

Selon lui (il disait avoir lu Sorel et Mussolini) le fascisme était une démocratie organique et autoritaire, l'exaltation de la nation. Il se déclarait perturbé «...par la facilité avec laquelle nos femmes couchent avec les noirs et les marocains». Et Hitler? Que pensait-il de Hitler? Seulement un peu moins de bien que de Mussolini, mais très peu. Il racontait, toujours à Oriana Fallaci : «Il n'était pas un homme de cœur comme Mussolini. Je ne dis pas ça pour le fait qu'on l'accuse d'avoir tué des millions de juifs : nous ne connaissons pas toute la vérité sur ce point. Bien sûr il ne s'agis-

²³ Orianna Fallaci est l'une des journalistes les plus populaires d'Italie, très connue pour ses reportages sur le Vietnam et le Liban; elle est aussi écrivain.

sait pas d'une bonne période pour les juifs, mais il faut distinguer entre juifs et phénomène juif et moi je combats le phénomène juif car il s'agit de l'enrichissement sur les souffrances des autres». Et pour ce qui concerne son arrestation il la considérait comme étonnante car il avait été choisi par le peuple.

Francesco «Ciccio» Franco sera condamné à Potenza en 1975 à quatre ans de prison; en mai 1978 la Cour d'appel de Lecce réduit à un an et huit mois la condamnation. La Cour de cassation annule cette condamnation pour vice de forme. Il sera condamné, mais avec les circonstances atténuantes génériques et la non-mention au casier judiciaire, en mai 1980 à Lecce. Pendant toutes ces années il a continué à être sénateur de la République et son travail pour le MSI, dans la région de la Calabre, a représenté la garantie d'une forte présence et la fidélisation d'un certain électorat.

Naples

Si l'on compare avec la situation d'une autre ville du Sud, ayant des problèmes similaires, alors on peut penser à Naples, ce qui va nous faire changer d'échelle. Il est en effet beaucoup plus intéressant d'effectuer la comparaison, non pas avec la Naples des années 70, mais avec celle de la campagne électorale de novembre 1983. Reprenant la même stratégie qu'à Reggio de Calabre, l'Almirante lance aussi sa campagne électorale de Naples dans les quartiers pauvres et sur les thèmes de la misère et de la rage d'une ville du Sud. Il compte ainsi faire de cette situation sociale une plateforme de relance pour son parti. Mais cette fois la méthode est exactement contraire à celle de Calabre en 1970. Si à Reggio de Calabre le MSI montrait encore son côté le plus violent, faisant confiance aux barricades de Ciccio Franco, à Naples l'image choisie est celle des mains propres et de la pénétration sociale, de la tolérance et, pour la première fois, de l'acceptation de l'adversaire politique.

Ce sont les années de la «sghettizzazione» (sortie du ghetto), les années où le président du Conseil, M. Craxi, reçoit le secrétaire national du MSI pour les consultations précédant la formation du gouvernement, pour la première fois dans l'histoire républicaine.

Le secrétaire du MSI de Naples pendant les années 80, Antonio Parlato, un avocat d'une quarantaine d'années, déclare avant de commencer son interview «... apprécier le maire communiste Valenzi, aussi comme adversaire. Avec lui c'est fini le rejet sans critique envers nous». Ici l'image la plus importante est devenue celle de la diplomatie, jusqu'à l'accord politique, mais tout en gardant l'image d'un parti qui recueille l'électorat de

protestation. Avec Almirante, Parlato a lancé la proposition de faire de Naples un port franc et de la transformer en une ville d'ateliers artisanaux et de tourisme. Toujours selon M. Parlato il y a un électorat de gauche qu'il est possible d'attirer au MSI «...à condition d'être capable de nous montrer socialement avancés». Il fait tout pour se donner l'image la plus post-fasciste possible. Il a donné beaucoup de place à des personnages du parti comme Andrea Manzi, 24 ans, étudiant en médecine, dirigeant de la section écologiste du MSI «Gruppi ricerca ambiente» (Groupe recherche environnement). «Je hais les centrales nucléaires, les supermarchés, la société de consommation. Je suis pacifiste, Je respecte celui qui, dans la vie, a un idéal, même communiste. J'aime bien les diversités» déclare-t-il. Les buts de cette association sont de faire déménager l'usine Italsider (énorme usine de métallurgie à Bagnoli) car elle rend l'air de Naples irrespirable, et de transformer tous les fast-foods de Naples, «berceau de l'aliénation capitaliste», en «trattorie» familiales.

Pour les femmes aussi il y a beaucoup de place. Parlato a donné vie à un syndicat national pour les ménagères : cinq mille inscrites dans la seule ville de Naples. La dirigeante de ce syndicat est la femme d'un membre du parti, Matilde Crocifoglio Sommella. L'une des revendications première est celle d'un salaire garanti pour les femmes ménagères de 350.000 liras par mois. Ce syndicat a ouvert les portes aux filles. Parmi elles figure Vittoria Mariani, vingt ans, enthousiaste de la façon dont on a réévalué l'image du Duce à l'occasion du centenaire de sa naissance, et qui déclare avoir apporté au moins deux cent nouvelles inscrites au syndicat, à elle seule.

Mais le côté le plus intéressant de cette période réside dans la conduite de la politique à la mairie de la ville. C'est là qu'on enregistre le changement le plus significatif. Il est vrai aussi qu'il y avait une situation particulière au lendemain du tremblement de terre qui a particulièrement touché cette région. C'est sur la décision d'aider la faible coalition du gouvernement local qu'ils ont axé leur politique. M. Parlato a offert son appui alors même que personne ne le lui avait demandé, et bien des fois il a assoupli l'opposition. Il alla jusqu'à voter, avec tout le conseil, une motion qui condamnait le général Pinochet.

Le premier succès de cette politique a été la participation du représentant du MSI au conseil de la mairie à la Conférence des chefs des groupes du conseil des divers partis, où l'on prit plusieurs fois des décisions très importantes. Des représentants du MSI ont été acceptés dans plusieurs sous-commissions, comme celle du logement, qui devaient attribuer des habitations aux victimes du tremblement de terre.

On peut dire que 80% des délibérations du conseil de la mairie ont été

faites avec l'appui du MSI²⁴. Le même parti qui a provoqué la crise du gouvernement de gauche et qui a comme but la deuxième place après le PCI, aux élections de 1983.

Pour donner un exemple de la transformation du MSI au début des années 80, on y voit certains personnages abandonner une image violente pour une image très différente et moderne, très éloignée de celle des années 70.

Michele Fiorino est l'ancien chef de la section noire Berta. C'est de cette section qu'est parti, en 1975, un commando qui a brûlé vive une jeune fille, Jolanda Palladino. Au début des années 80, il est responsable des questions de chômage. Mais ces personnages sont la meilleure liaison avec le sous-prolétariat déçu par le gouvernement de gauche, frustré et cantonné dans les zones les plus pauvres du centre historique. Trois ans après le tremblement de terre de 1980, il y avait 47.000 victimes sans abri, qui habitaient des containers, de vrais bidonvilles où la police n'avait pas le courage d'aller. Une ville comptant 120.000 chômeurs, qui dans les années précédentes avaient voté PCI, et qui, en 1983, étaient le marché électoral le plus intéressant pour le MSI. La grande habileté de M. Parlato a précisément été celle-là. D'un côté se faire ouvrir la porte de l'establishment, de l'autre se mettre à la tête de tous les mouvements de mécontentement, et de révolte dans une ville très difficile. L'historien Le Goff a dit de cette ville, en 1983 : « Ici le désir de voter a très peu à voir avec la politique et beaucoup avec la misère ».

La stratégie a été très claire : inscrire le sigle MSI dans toutes les situations les plus kafkaïennes et devenir, aux yeux des électeurs, ce que la journaliste Chiara Valentini a bien défini comme « ...une espèce de san Gennaro auquel demander le miracle que tous les autres n'ont pas été capables de faire »²⁵.

Ainsi la politique de ce parti à Naples, au début des années 80, ne se limite pas à essayer de représenter les plus pauvres et les mécontents, mais d'y joindre une partie de la petite et moyenne bourgeoisie effrayée par la violence et par la camorra (la mafia napolitaine). Une opération qui a bien réussi. En janvier de la même année, après un certain nombre de grèves des commerçants contre le racket, une bonne partie d'entre eux ont choisi de se présenter comme candidats sur les listes du MSI, et non pas sur les listes de la DC, contrairement à leur habitude.

Par cette politique, le MSI provoque une érosion des votes pour le PCI,

²⁴ Au début des années 80.

²⁵ C. Valentini, *Allarmi son post-fascisti!*, dans *Panorama*, 7 novembre 1983.

porte son attention vers le sous-prolétariat, et vers la DC, ainsi que vers la petite et moyenne bourgeoisie. Et on réduit, toujours au début des années 80, l'importance donnée par le passé à certains personnages comme Angelo Manna, ancien journaliste du quotidien de Naples *Il mattino*. Il avait quitté le journal pour devenir très populaire dans une émission de télé intitulée «Il tormentone»²⁶. En 900 heures d'émission il a accusé, et surtout insulté, tout le monde, à commencer par Giuseppe Garibaldi, coupable d'avoir colonisé le Sud, pour en arriver à Rome qui «souille le sang de Naples». Licencié aussi par la télévision, il est alors rapidement engagé comme candidat par le MSI : il a été élu avec 80.000 voix au Parlement (sans doute les Italiens ont-ils toujours eu une passion pour les présentateurs de télévision).

Le projet des dirigeants du MSI avant les élections était très clair : dans le cas d'une poussée électorale, les autres partis doivent arriver à un accord le mouvement. Dans le cas d'une absence décroissance de l'électorat, la stratégie consistait à former une opposition dure, pour rendre la ville impossible à gouverner.

L'effort s'est donc porté ici sur un mélange de démagogie et de modernité, de populisme et de mise élégante, d'opposition et de disponibilité politique : c'est ce qu'est devenue ensuite l'image du MSI dans toute l'Italie.

L'importance donnée à ce moment prend toute sa dimension par le nom de la tête de liste : Giorgio Almirante. Après lui, huit médecins (parmi lesquels Giuseppe Lavitola, très connu pour ses expertises médicales en faveur des mafieux), six membres des conseils d'administration des Unités administratives sanitaires locales, deux pharmaciens, huit avocats, deux biologistes et deux chômeurs. Mais surtout des commerçants : Vincenzo Sorge, président des commerçants d'alimentation, Giovanni Romanelli, président de l'association des commerçants de chaussures et M. De Luca, président de la puissante corporation des fleuristes. L'association des commerçants aurait voulu présenter une liste civique, mais l'idée a été refusée, et elle a préféré présenter ses candidats sur la liste du MSI. La campagne du MSI contre le racket portait ainsi ses fruits. Toujours en 1983, le PCI a consacré un séminaire d'étude au phénomène de la droite, à Naples. La conclusion principale a été que le point d'ancrage majeur du MSI était le rapport conflictuel entre les masses méridionales frustrées et l'État. Le MSI a obtenu la plus forte progressions dans la banlieue nord-orientale, notamment à S. Pietro a Patierno (atteignant 9%), et à Miano (10,4%), et il

²⁶ Le «tourment», mais avec le sens de quelqu'un qui rabache toujours les mêmes choses.

a connu un vrai record dans des quartiers du centre comme Mercato Pendino (27,8%) et Vicaria a S. Lorenzo (26,6%). Pendant la campagne électorale, Almirante en est arrivé à parler d'aides probables de la part des Italiens des États-Unis, dans le cas où la ville fermerait la porte à la gauche.

Mais désormais, en ce début des années 80, le rôle du MSI est de plus en plus accepté à l'intérieur de l'administration de l'État, aussi bien qu'au niveau local. Le MSI fait partie d'une vingtaine d'administrations locales, avec des gouvernements DC-MSI à Erchia (Brindisi), Fracagnano (Taranto), Taviano (Lecce). À Monte di Procida (Naples), après 26 ans d'administration de gauche, on voit arriver une administration composée de MSI, DC et PSDI (Parti social démocrate italien) et, selon le quotidien officiel du MSI, pendant toute la nuit, un cortège a défilé le long des rues de la ville avec en tête le nouveau maire DC, un conseiller du MSI et le chef du groupe PSDI.

Des opérations encore plus délicates ont été réussies au conseil régional de Calabre, à travers un accord avec la gauche, pour empêcher le retour au pouvoir de la DC.

Ainsi les élections du 20 novembre 1983 ont-elles été un grand succès pour le MSI, avec 140.000 voix, soit un score de 20%, et 17 conseillers municipaux. De plus, ils ont réussi à organiser un réseau, très important présent sur tout le territoire, avec 120 sections et 20.000 inscrits. Même s'ils ne sont pas parvenus à faire élire Giorgio Almirante comme maire de la ville (c'était le pari du parti), le sous-prolétariat du centre historique et la petite et moyenne bourgeoisie des quartiers résidentiels ont fait du MSI le premier parti de la ville.

Mais l'écroulement survient presque tout de suite.

Le premier à y perdre est le très populaire Angelo Manna, présentateur de l'émission «Il tormentone», député et conseiller municipal, et qui a été accusé de faire partie de la camorra; un autre conseiller encore, Cesare Bruno, avocat, fuyant la police pendant des mois, est finalement arrêté en tant que membre de la camorra. Un troisième, M. Cerbone, est suspendu par le parti pour avoir touché des pots de vin, mêlé aux affaires «Cordes d'or»²⁷ du théâtre San Carlo. Mais l'épisode le plus important est celui de trois conseillers municipaux achetés par la DC pour 300.000.000 de liras chacun. Deux d'entre eux ont démissionné pour s'inscrire au parti des Verts.

Ce discours a évolué pendant dix ans jusqu'en novembre 1993, jusqu'à

²⁷ Une affaire de surfacturation de travaux de décor au théâtre San Carlo de Naples.

la candidature d'Alessandra Mussolini, petite-fille de Benito Mussolini (et nièce de Sofia Loren), à la mairie de la ville. Après un passage à la télévision et dans le spectacle, sans trop de succès, elle décide de se consacrer à la politique. Titulaire d'une maîtrise en médecine, mariée à un ancien officier de la Guardia di finanza. Le choix de cette femme par le MSI n'a été fait ni par hasard ni pour ses capacités politiques particulières, mais, comme le confirment les dirigeants du parti, pour un évident héritage de famille.

Elle était candidate du parti en 1992 aux législatives, à 28 ans. La fédération du MSI de Naples a déclaré : « Avec elle, un nom très honoré va rentrer au Parlement ». Elle a choisi comme lieu de mariage Predappio, lieu de naissance de Benito Mussolini, et cet événement a connu une grande couverture médiatique. Quand on lui a demandé la raison de sa candidature pour le MSI, sa réponse fut nette : « Et où, autrement ? [...] J'ai choisi de me présenter à Naples car je me sens moitié romaine et moitié napolitaine, grâce à ma mère et à ma tante Sofia Loren ». Une partie de sa famille continue en effet d'habiter Pozzuoli, dans la maison où sa mère et Sofia Loren ont grandi. De toute façon, elle a bien laissé comprendre, que même dans le cas d'une défaite, elle ne renoncerait pas à la politique, car « ... Nous, Mussolini, nous sommes suffisamment tenaces. Je suis encore jeune et je crois pouvoir jouer mes atouts ». Mais comme on le sait bien, ce ne fut pas exactement une défaite. Amedeo Boccetta, secrétaire du parti dans la province de Naples, a défini la candidature de Mme Mussolini comme la nouveauté de la campagne électorale de 92

... Avoir en liste une Mussolini, ça n'arrive pas souvent [...] C'est une femme qui a beaucoup de caractère, qui a vraiment envie de s'engager dans la politique. Jusqu'à présent nos rapports n'ont pas été basés sur le militantisme, mais plutôt sur une liaison affective. Maintenant, elle ne plaisante plus : comme une vraie Mussolini. Nous en sommes heureux, car nous ne nous en sommes jamais cachés : le nom de Mussolini a toujours été pour nous une référence morale et politique.

Alessandra Mussolini, au moment de sa candidature à la mairie, face au candidat de la gauche M. Bassolino, était déjà député du collège électoral de Naples, donc déjà très présente sur le territoire, et très bien connue. Elle a fait un travail de réaménagement de son image, passant de femme très sexy (la presse adverse a largement utilisé des photos provocantes prises pendant des spectacles) à l'image d'une femme très sérieuse (il est ainsi très difficile de la voir souriante), jamais provocante, cheveux longs, tailleur au genou, ton de voix fort, menton haut, comme si elle imitait l'image de son grand-père.

Elle est quand même parvenue, en novembre 1993, à transformer le

MSI en premier parti de la ville et, en tant que candidate à mairie, à recueillir plus de 40% des voix. Jusqu'à aujourd'hui, elle n'a jamais cessé de représenter face à la politique menée par le maire, M. Bassolino, une opposition très attentive et critique. Elle est donc déjà en train de préparer une probable nouvelle candidature à la mairie.

Pour l'instant, Alessandra Mussolini a arrêté de donner une image très attachée à son héritage pour suivre la ligne d'Alleanza nazionale (abandon du fascisme, de Benito Mussolini, acceptation de la démocratie et de la République). Elle s'est engagée dans une image beaucoup plus modérée. Mais, afin d'éviter d'entériner officiellement cette ligne politique, elle préfère se taire. Quand on la pousse sur certains sujets, si elle a envie d'en parler, elle montre un évident attachement à des valeurs qu'elle a du mal à quitter. Ce fut le cas au printemps 1995, à la mort d'Edda Ciano, la fille préférée du Duce, mariée avec son ministre des affaires étrangères, Galeazzo Ciano, qui avait vécu une tragédie, lorsque son père fit exécuter son mari, accusé de trahison. Les souvenirs d'Alessandra Mussolini, liés à l'histoire de cette femme, ont montré son attachement au fascisme. Elle racontait les événements du 25 juillet 1943, en présentant la destitution de son grand-père par le Grand conseil du fascisme comme une trahison.

Les Pouilles

Les Pouilles représentent l'autre fief du MSI en Italie du Sud. Après la parenthèse de 1948, avec un résultat assez faible, il a toujours obtenu là de très bons scores. Mais au cours des vingt dernières années, l'image du parti est ici liée à un seul homme : Pinuccio (Giuseppe) Tatarella. Cette région est passée de 2,5% des votes en 1948 à 12,5% en 1972. Phénomène très intéressant, les votes acquis en 1946 au Fronte dell'uomo qualunque ne se sont pas reportés ensuite sur le MSI.

Le mouvement de Giannini a recueilli dans le seul collège de Bari et Foggia, donc le nord des Pouilles, 139.410 voix, tandis que le MSI n'a jamais réussi à y approcher ce score. S'il parvient, dès 1953, à le dépasser en volume, grâce aux votes de l'autre collège électoral (Lecce-Brindisi-Tarente), il n'arrivera jamais à le dépasser en pourcentage.

Cette région a toujours été maîtrisée par des personnages politiques de très haut niveau, comme M. Lattanzio de la DC, ancien ministre d'État, M. Formica, du PSI et lui aussi ancien ministre d'État, sans oublier, bien sûr, Aldo Moro, né à Bari, ancien président du Conseil et leader de la DC, tué par les «Brigate rosse» en 1978. À ce groupe d'hommes d'État, il faut ajouter tout un bataillon d'hommes de parti. Beaucoup d'entre eux sont encore au pouvoir, comme M. Matarrese, candidat au Parlement pour la DC

et ancien président du Comité olympique national italien (son frère est le président de l'équipe du football de Bari). Quel rôle a joué le leader du MSI dans cette région? M. Tatarella, ancien vice-président du Conseil et ancien ministre des Postes et télécommunications dans le gouvernement de M. Berlusconi, a bâti pendant des années un réseau dans toute la région, et ce, même à l'échelle la plus détaillée. Au moment où la Démocratie chrétienne et le PSI se sont écroulés, tout a été récupéré par les réseaux mis en place par M. Tatarella, qui n'a jamais mené une politique semblable ni à celle de Ciccio Franco en Calabre, ni à celle du parti à Naples. Il n'est pas considéré par hasard comme le Richelieu de la politique italienne. Toujours opposé aux affrontements directs, il est plutôt l'homme des négociations et des accords. Comme M^{me} Alessandra Longo, journaliste de *La Repubblica*, spécialiste du MSI-Alleanza nazionale, a eu occasion de le dire²⁸ : «M. Tatarella représente le cas exemplaire du personnage de la DC». On en trouve confirmation dans sa volonté de placer aux rôles clefs de la région ses hommes les plus fidèles, comme à la «Fiera del Levante», la foire la plus importante de la Méditerranée, ou à certaines candidatures. S'il y a une chose qui caractérise cet homme, c'est la volonté de s'éloigner de tous l'héritages du fascisme, pour en arriver à organiser un parti de droite conservateur. Cette bataille est menée depuis des années par M. Tatarella.

Il faisait partie du groupe des «quarantenni»²⁹ (les quadragénaires, âge moyen des membres de ce groupe à l'époque) qui lors de la conférence nationale du MSI en mars 1986 à Taormina, a envoyé une lettre au secrétaire général, Almirante, pour lui enjoindre de réaliser une coupure nette avec le passé et de renouveler le parti. Ce qui revenait concrètement à écarter les vice-secrétaires de l'époque, Servello, Rauti, Valensise, et le président national du Front de la jeunesse (le Fronte della gioventù), Gianfranco Fini³⁰.

C'est toujours Tatarella qui a, pendant le congrès de 1995, poussé le parti à la rupture avec l'héritage du fascisme notamment pour obtenir l'exclusion des deux personnages les plus liés à cet héritage, M. Rauti³¹ et

²⁸ Cette déclaration m'a été faite par Mme Longo au cours d'une interview téléphonique au printemps 1995.

²⁹ Le groupe était composé de MM. Tatarella, Lo Porto, Martinat, Mazzone, Sospiri, et Petronio.

³⁰ G. Da Rold, *I quarantenni di Almirante adesso chiedono più potere*, dans *Il Corriere della sera*, 9 mars 1986.

³¹ Pino Rauti, ancien militaire de la RSI, ancien leader de la droite du MSI, a été pendant des années la référence de tous les jeunes du parti. Il a été secrétaire général du parti pendant un an jusqu'en 1990 (il fut évincé après que le parti eut obtenu son

M. Bontempo³². Mais M. Bontempo est resté dans le parti, pour représenter une opposition à la ligne de la direction.

Si le parti est uni sur un point, c'est bien pour reprocher à M. Tatarella d'être toujours dans son fief. En tant que numéro deux du parti national (selon beaucoup vrai numéro un), il a énormément d'engagements dans la capitale, mais il est pourtant très difficile de le voir hors des Pouilles. Ce n'est pas par hasard que M. Romano Prodi, candidat du rassemblement du centre-gauche contre M. Berlusconi, a commencé sa tournée de campagne électorale par une petite ville de la province de Lecce : Tricase.

Un autre phénomène très important au niveau électoral est le bouleversement de l'importance respective des deux collèges électoraux de cette région, c'est à dire Bari-Foggia au nord, et Lecce-Brindisi-Taranto au sud. Le second a toujours eu le rôle le plus important pour le parti, mais il a été rattrapé par le premier à partir de 1976. Il faut dire que c'était dans le collège de Bari-Foggia qu'il y avait eu une liste du Fronte dell'uomo qualunque en 1946, qui avait connu le succès le plus important de tout le pays avec 17,5%. À un niveau régional, les Pouilles ont été dépassées par le Molise, seulement parce que, dans le deuxième collège des Pouilles, le mouvement de Giannini ne présentait pas de liste. Dans le collège de Bari-Foggia, en 1948 le MSI arrive à avoir le score de 1,9%, tandis qu'il aura 3,3% dans le second collège. En 1953, les résultats du MSI grandiront jusqu'à atteindre 5,3% dans le premier collège et 9,2% dans le deuxième.

On peut donc avoir ici une confirmation supplémentaire de la différence entre votes indifférentistes et fascistes, car les votes en faveur du mouvement de Giannini se sont reportés vers l'un des deux grands partis italiens, DC et PCI, lors des élections suivantes.

Les Pouilles sont un laboratoire très important pour la droite d'Alleanza nazionale. Elles ont été, jusque dans un passé récent, un des fiefs du MSI et maintenant elles sont la base de départ d'une politique d'administration régionale pour Alleanza nazionale.

Cette base est en difficulté, car les Pouilles sont la région la plus endettée d'Italie (presque 4.000 milliards de lires en 1994). Le taux de chômage y atteint 28,8% en 1991, mais les Pouilles comptent malgré tout parmi les régions les plus performantes du sud de l'Italie. Pour l'instant elles ont réussi à faire gagner leur candidat à la présidence de la région aux élections ad-

plus faible score depuis 1948). Il fit scission après le congrès de Fiuggi, pour fonder « Fiamma tricolore ». Il en est aujourd'hui le secrétaire général, et est parlementaire européen.

³² Teodoro Bontempo, personnage rustique dans ses manières et d'origine très populaire, est aujourd'hui conseiller municipal de Rome et député.

ministratives de 1995³³, dans un contexte où la couleur dominante était celle de Berlusconi, une image d'efficacité, ainsi que celle d'un parti pour l'ordre et contre l'immigration.

CONCLUSION

Telle est donc l'image d'une Italie du Sud où le MSI a toujours critiqué l'absence de l'État, le manque d'ordre, le trafic de drogue, l'absence de ressources. On le voit bien en lisant les déclarations faites le 25 janvier 1988 par Gennaro Sangiuliano, secrétaire du Front de la jeunesse à Naples et de Nello Musumeci, leader du parti à Catane. Pour le premier,

...la polémique entre fascisme et antifascisme n'a jamais vraiment existé, du moins chez nous. De même, les quatre journées maquisardes de Naples³⁴ ont plutôt eu une signification de rejet de la guerre. Pour moi, être fasciste aujourd'hui, c'est avant tout une question culturelle... Ici l'adhésion au parti a une autre signification : l'affirmation de l'autorité de l'État. Donc, dans certains quartiers du sous-prolétariat qui traditionnellement votent à droite, la référence est représentée par l'ordre public, le refus du chaos, ainsi que le rejet de la camorra.

M. Musumeci est beaucoup plus direct dans sa déclaration :

Nous n'avons pas peur de nous déclarer fascistes, dans une ville qui n'a jamais connu l'antifascisme. Nous anticipons ici un modèle d'État basé sur l'efficacité et la rigueur morale.

Cette carte de l'efficacité et de la rigueur morale, jouée en 1988, on peut aussi la retrouver 18 ans auparavant dans les déclarations faites par Giorgio Almirante, lors du début de son second mandat de Secrétaire National du MSI. Il déclare le MSI :

[...] Parti prolétaire avec une base électorale méridionale, mouvement des exclus avant tout. Le MSI essaye ainsi de réexploiter la thématique populiste basée sur l'exploitation des régions les plus pauvres par les plus riches.

C'est au cours de cette année 1970 qu'on organise des conférences, comme celle du *Convegno di studi meridionalistici* (Colloque des études méridionales), tenue à Naples les 14 et 15 mars 1970, avec une ligne anti-nordiste très marquée. C'est dans ce contexte-là qu'il faut interpréter la prise de contrôle de la révolte de Reggio de Calabre, faisant du parti le re-

³³ M. Di Staso, professeur d'Université lié à Forza Italia.

³⁴ Les 27, 28, 29 et 30 septembre 1943. La population napolitaine s'insurge contre les Allemands fuyant l'arrivée des alliés.

présentant de la désillusion et du désir de révolte, qui monte des régions du Sud. En tant que représentant légitime de ces sentiments, après la révolte de Reggio, le MSI va exploiter le réservoir des énergies mobilisées par les promesses de réforme du centre-gauche, mais déçues et frustrées par l'insuccès des résultats précédents. Ces énergies sont donc bien disposées à recevoir un message populiste qui accuse «la soumission du Sud au Nord,...la lâcheté et la médiocrité de la classe dirigeante». Un mouvement qui demande alors l'unité de la Nation au-dessus des classes sociales.

On constate qu'en 1972, la montée électorale du MSI est éclatante, mais qu'il existe une croissance beaucoup plus forte dans le Sud que dans le Nord. Pour expliquer cela, je partage l'opinion de Piero Ignazi³⁵, quand il parle de la forte montée électorale au Sud comme étant

... due aux difficultés contingentes à la DC, très occupée avec la loi sur la location agraire – démagogiquement définie par la droite comme le premier pas vers l'expropriation générale et l'abolition de la propriété privée –, et résultant d'une stratégie délibérée du MSI vers l'électorat méridional.

Voici donc la différence sur le même problème entre 1970 et 1988. Dans tous les cas on est basé sur une situation économique et sociale très difficile, mais dans le premier cas il faut faire face à une longue période d'absence de projets, d'immobilisme politique, et donc une réponse dure et même violente, dans certains cas au niveau local. En 1988, la situation économique est la même : la Sicile reste toujours une région pleine de problèmes, mais on est dans les années de la sortie du ghetto, les années où l'on cherche à gagner une image mieux adaptée aux années futures. Voilà comment s'est forgée cette image culturelle qui n'a pas honte de pêcher dans l'héritage du fascisme, mais qui rejette toutes formes de violence et qui accuse l'absence d'efficacité de l'État : ce qui revient à le reconnaître.

Le contraste est encore plus évident si on analyse l'image du parti, toujours dans les années 70, mais au niveau national, au moment de la naissance de *Destra nazionale*, où Almirante déclare lors d'une émission télévisée :

Acceptation de la démocratie et de la liberté comme valeurs «primordiales»; exaltation des valeurs de la Résistance en tant que valeurs de liberté. Donc protestation basée sur la révolte et contre le système dans le Sud, et un projet et une représentation différente dans le Nord.

C'est au début des années 70 qu'on a abandonné, au Sud, le projet de défascisation précédent, avec l'élection d'Almirante à la tête du MSI (second mandat, en 1969). Avec lui, pour la première fois, le MSI essaye de

³⁵ P. Ignazi, *Il Polo escluso*, Bologne, 1989.

conquérir non seulement les masses frustrées, mais aussi le jeune prolétariat. Ammirante dit encore : « Si on a déjà fait la Marche sur Rome, maintenant il faut faire la Marche sur le Sud ».

Aujourd'hui le MSI n'existe plus, il est devenu Alleanza nazionale et une petite partie, qui fait référence à Pino Rauti, a fait scission lors du congrès de Fiuggi.

Le parti que l'on observe maintenant est très différent de celui des années 80, et même du début des années 90. Rappelons-nous qu'en 1992 Gianfranco Fini fêtait le soixante-dixième anniversaire de la Marche sur Rome, par une grande manifestation à Rome. Il saluait la foule qui défilait du balcon du Palazzo Venezia, le même qu'utilisait Mussolini pour haranguer la foule lors de ses manifestations. Le leader d'AN avait à son côté pour l'occasion la petite-fille du Duce, Alessandra Mussolini. La référence au régime du Duce de Predappio et la continuité avec ses valeurs me semblent assez claires.

Cela, un peu plus de deux ans après le congrès qui marque l'acceptation de la démocratie, des valeurs de la Constitution, et de la Résistance. Mais ce passage a eu lieu à une échelle nationale, il n'a pas eu lieu à l'échelle locale. Ce discours est vrai, par exemple, dans le Piémont où le parti de M. Fini peut aujourd'hui atteindre le niveau incroyable de 12,5 voire 15%, dans les provinces de Novare, Verceil, Turin et même une pointe de plus de 20% dans la province de Verbania. Dans la même région, depuis toujours, la plus difficile pour le MSI-AN, il n'obtenait jusqu'en 1992 qu'entre 4 et 6% des voix.

Mais dans le Sud, là où le MSI obtenait déjà ses plus forts pourcentages, est-ce que son discours a changé? La réponse varie aussi d'une région à l'autre et d'une ville à l'autre. C'est dans ce cas que l'analyse territoriale géopolitique peut nous aider. Car l'ensemble Sud est lui aussi profondément hétérogène dans son vote. La Sicile, par exemple, doit être partagée en plusieurs morceaux, entre le Sud composé des provinces d'Agrigente, Caltanissetta, Enna et cette sorte d'équerre composée par les provinces de Trapani, Palerme, Messine, Catane, Syracuse et Raguse. Mais même dans cet ensemble il faudrait séparer dans l'analyse la province de Catane, de l'ensemble Syracuse et Raguse à l'est et de l'ensemble Palerme-Messine-Trapani à l'ouest.

Une présence sur le territoire du sud de l'Italie beaucoup plus composite que ce que l'on pourrait soupçonner et qui pourrait mériter plus de recherche et d'analyse. Cette diversité trouve son explication, parfois dans de vieilles raisons historiques et culturelles, ou dans la présence d'un représentant particulièrement efficace d'un parti parvenant à donner un élan

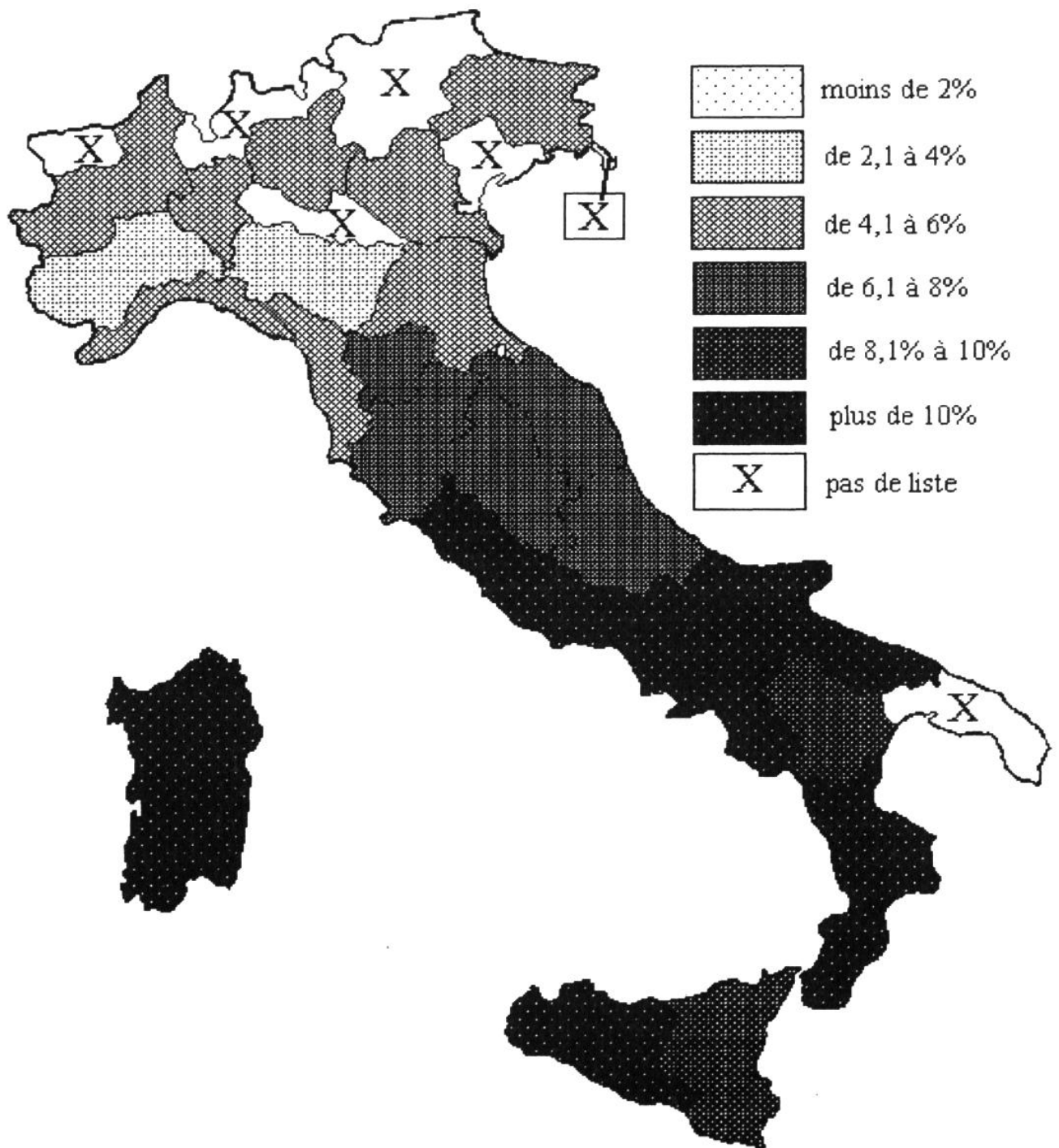
particulier. Mais d'autres fois les différences sont dues à de soudaines évolutions du tissu économique.

Ce parti, *Alleanza nazionale*, nous a déjà montré à quel point sa géographie est hétérogène et malléable. Il se rend ainsi capable de s'adapter à toutes les diversités d'un pays aussi complexe que l'Italie. Parti protéiforme, il présente à chaque population un visage qui lui convient. Probablement Robert Leonardi³⁶ a-t-il raison quand il dit qu'étant donné l'hétérogénéité de l'Italie, un vrai parti national n'y a jamais existé.

Novembre 1996

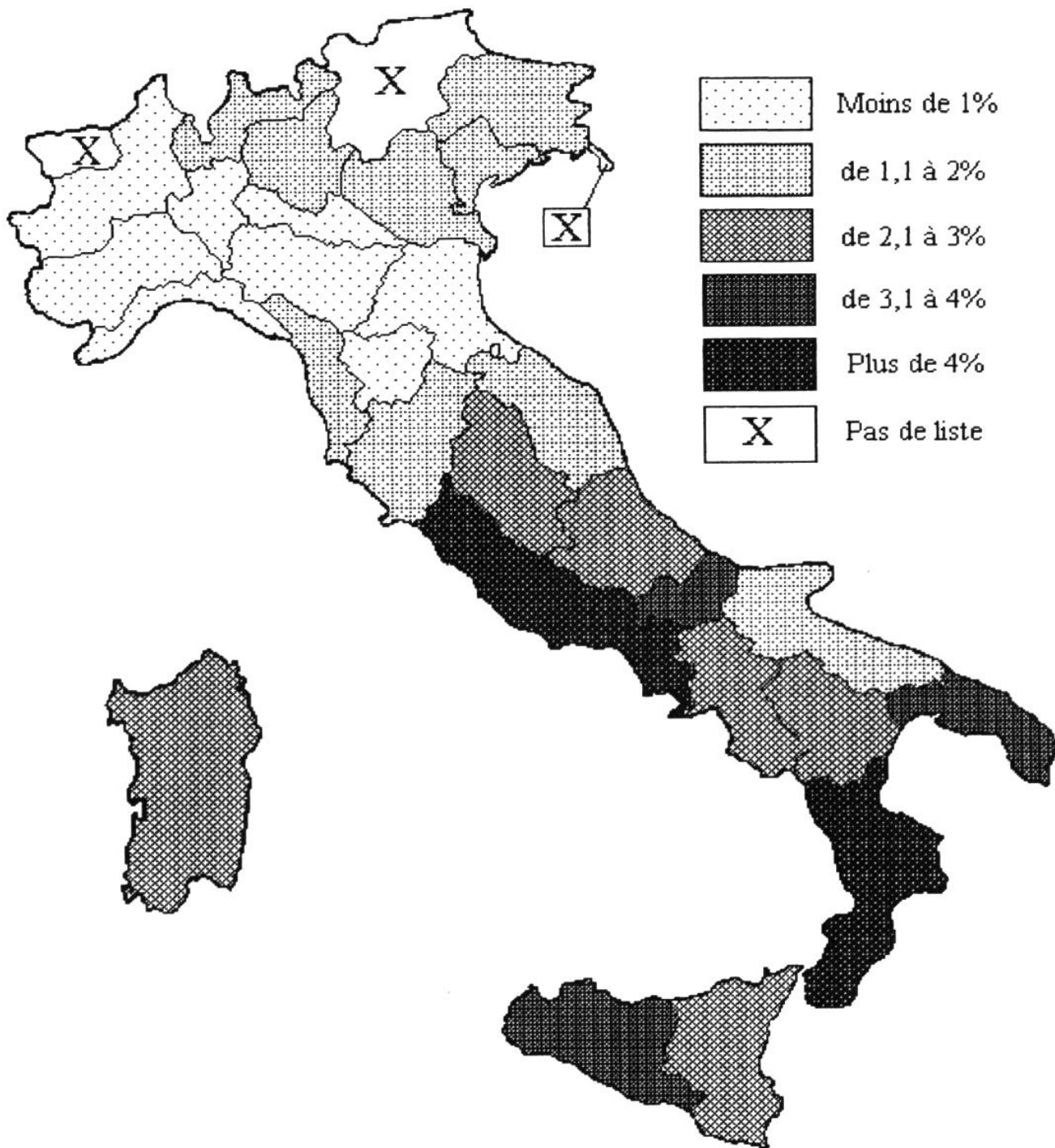
Giuseppe BETTONI

³⁶ Robert Leonardi est professeur à la London School of Economics and Political Science, et il est directeur du Laboratoire d'études européennes. Il m'a fait la déclaration citée lors d'une rencontre qui a eu lieu dans son bureau à Londres le 11 novembre 1996.



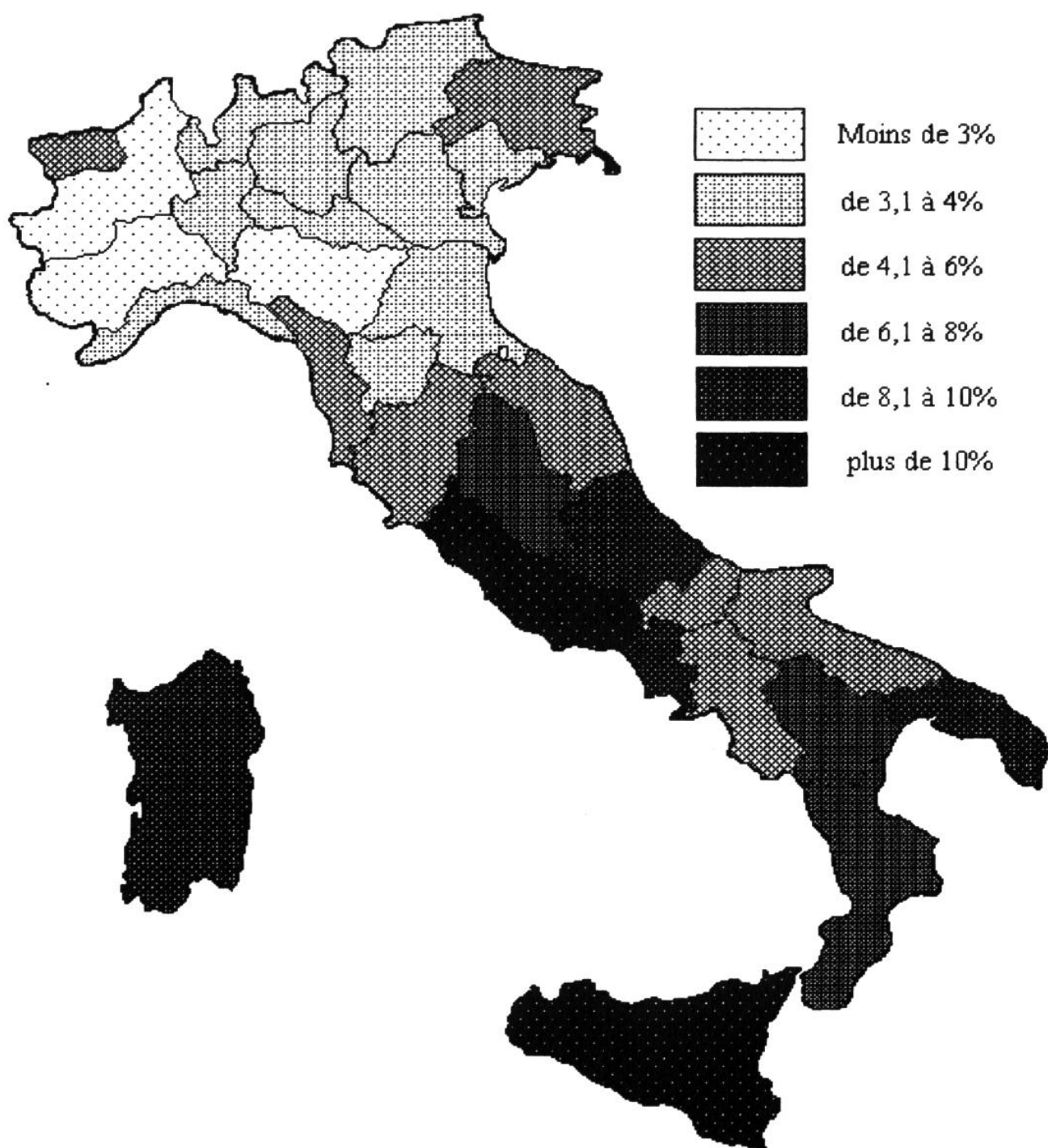
Carte I – Résultat du Fronte dell'uomo qualunque aux élections de l'Assemblée constituante du 2 juin 1946

Le trait majeur qui ressort de cette carte est une implantation marquée de ce mouvement dans le Sud. Au nord, les scores sont partout inférieurs à 3%, sauf à Milan et Bergame, où il reste néanmoins faibles. Au sud, les scores se situent par contre aux alentours de 10%. Les plus faibles se trouvent dans les collèges de Cuneo-Alessandria-Asti et Parme-Modène-Piacenza-Reggio Emilia où ils descendent jusqu'à 1,7%. Il est difficile de ne pas y voir les conséquences de la présence dans ces zones de maquisard ayant résisté à la RSI. Dans le sud, le collège de Bari-Foggia atteint 17,5%. Disons au passage que le MSI, aux élections de 1948, n'y fera qu'un score de 1,9%... L'implantation est nette dans la première partie du Sud (Campanie, nord des Pouilles et Molise).



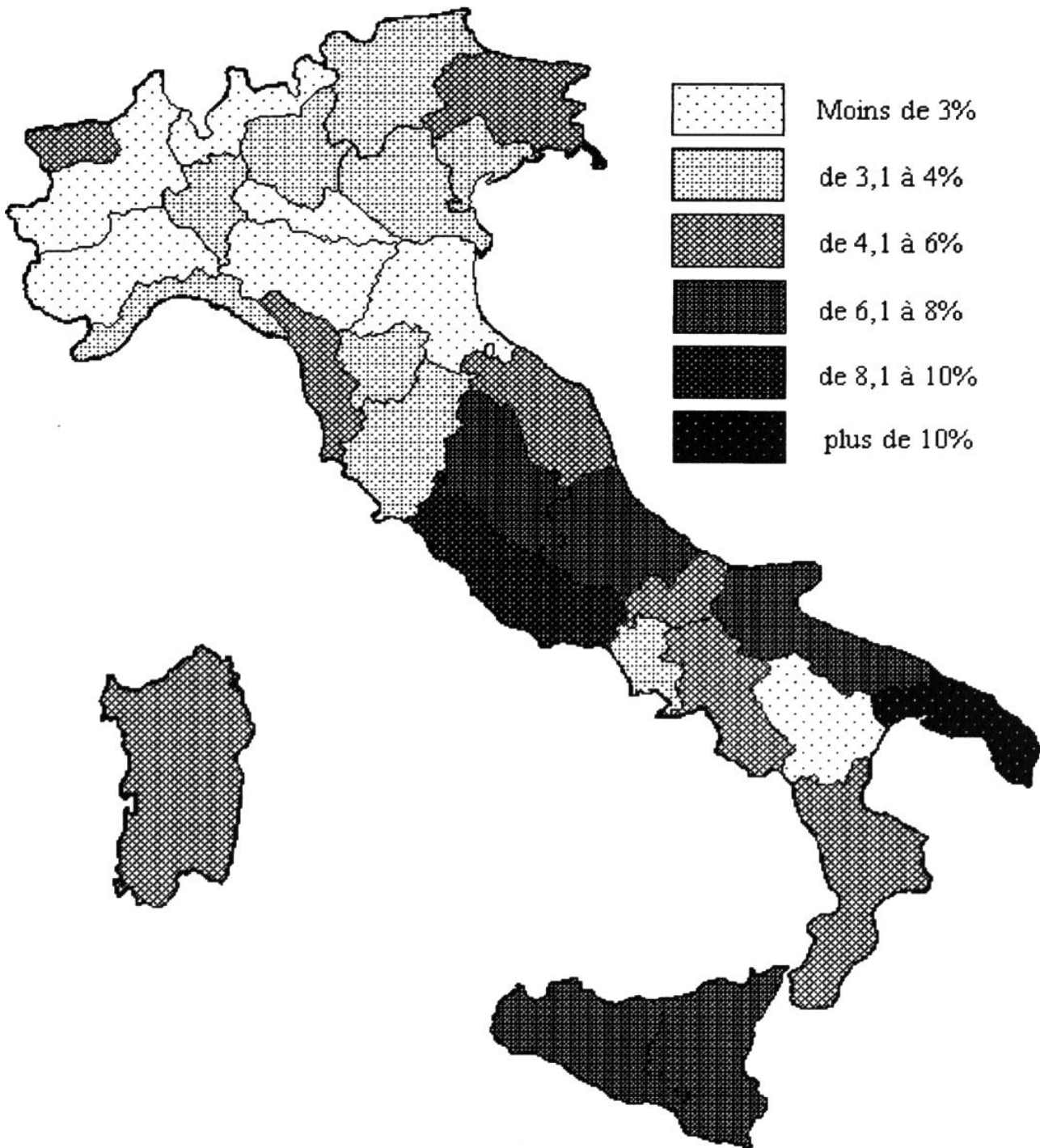
Carte II - Résultat du MSI aux élections parlementaires du 18 avril 1948

Cette première élection nationale où le MSI présente des candidats donne déjà une idée de son implantation. Les scores sont très faibles dans tout le nord du pays, et ne deviennent plus importants que dans le centre (Rome-Viterbo-Latina-Frosinone : 4,4%), puis le sud (toute la Calabre : 5,4%).



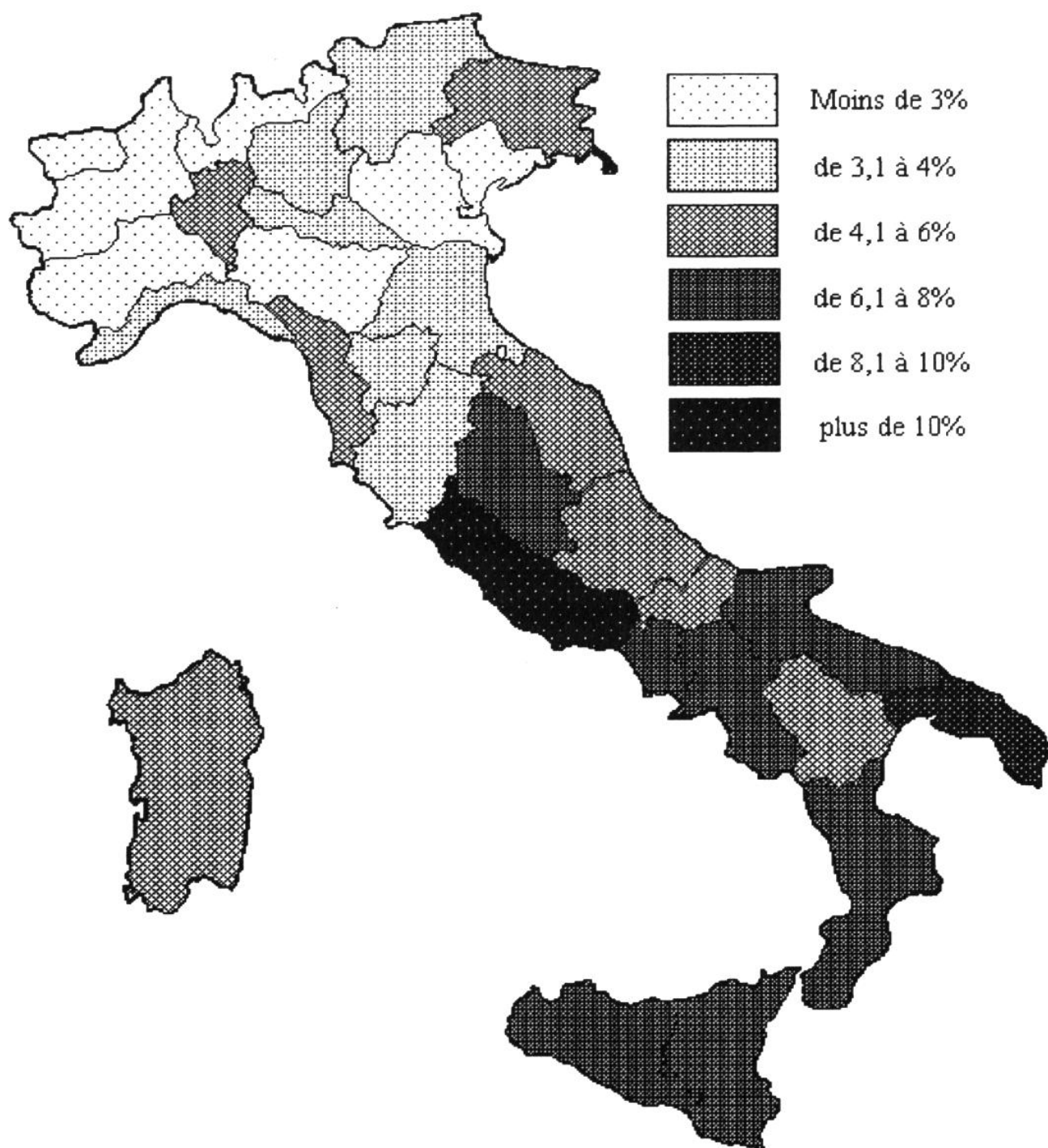
Carte III – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 7 juin 1953

Ces élections sont les premières où la véritable image de l'implantation de ce parti dans la péninsule est visible : Les scores les plus importants sont ceux de Rome-Viterbe-Latina-Frosinone (11,4%) et de toute la Sicile (plus 11,5%). L'implantation au nord est assez faible (autour de 4%). Le score obtenu dans le collège de L'Aquila-Pescara-Chieti-Teramo est remarquable (9,4%). Notons au passage que ce score baissera lors des élections suivantes.



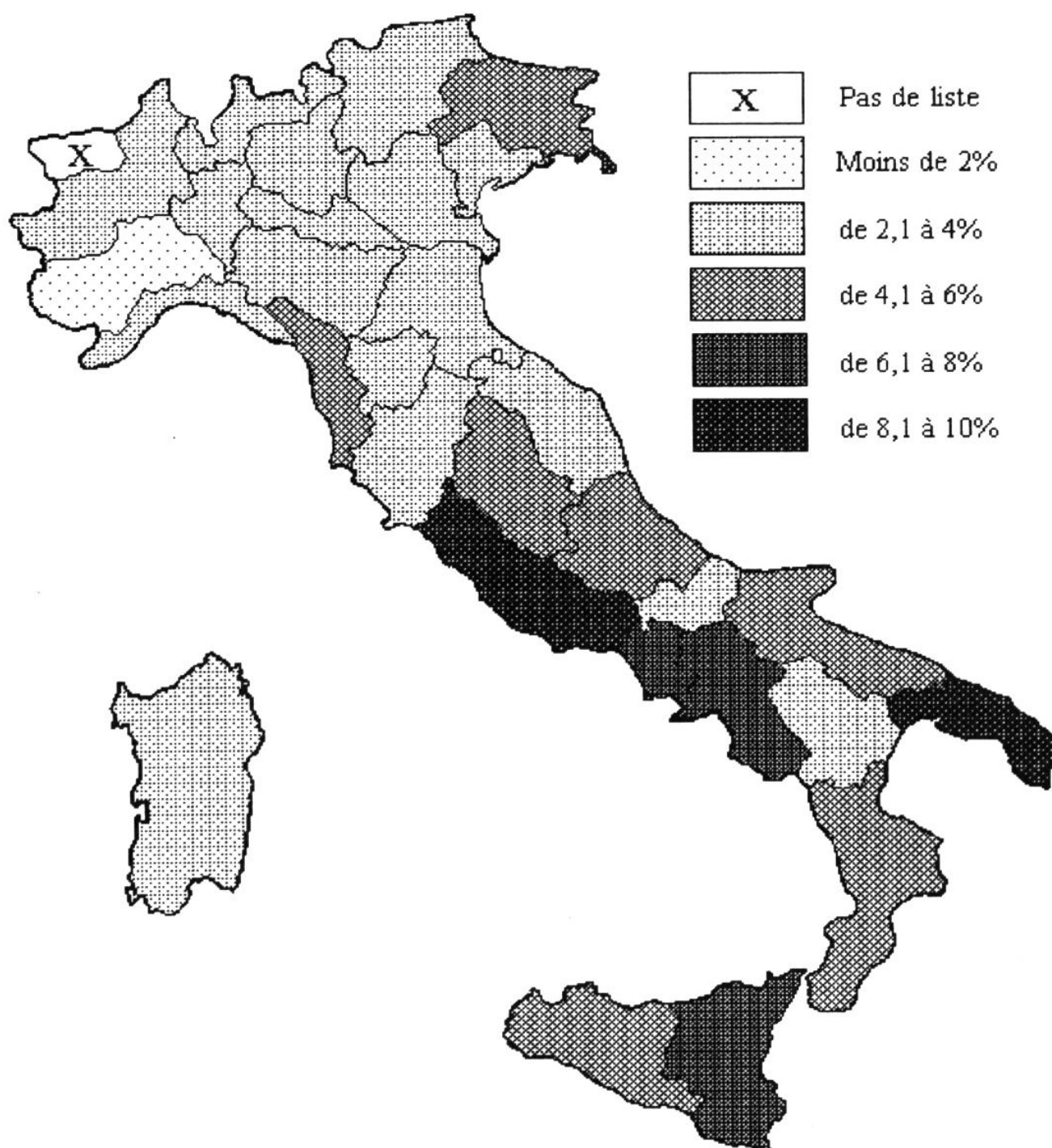
Carte IV – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 25 mai 1958

Cette élection est importante puisque c'est la première participation de Trieste revenue dans la République italienne, qui devient d'emblée un des pôles principaux des votes en faveur du MSI, avec le record de 15,7%. Dans le Sud, c'est le collège de Lecce-Brindisi-Taranto, avec 11% qui devient le pôle régional des votes en faveur du MSI. L'écroulement du MSI dans ses fiefs historiques (Latium, Campanie et Sicile) est spectaculaire.



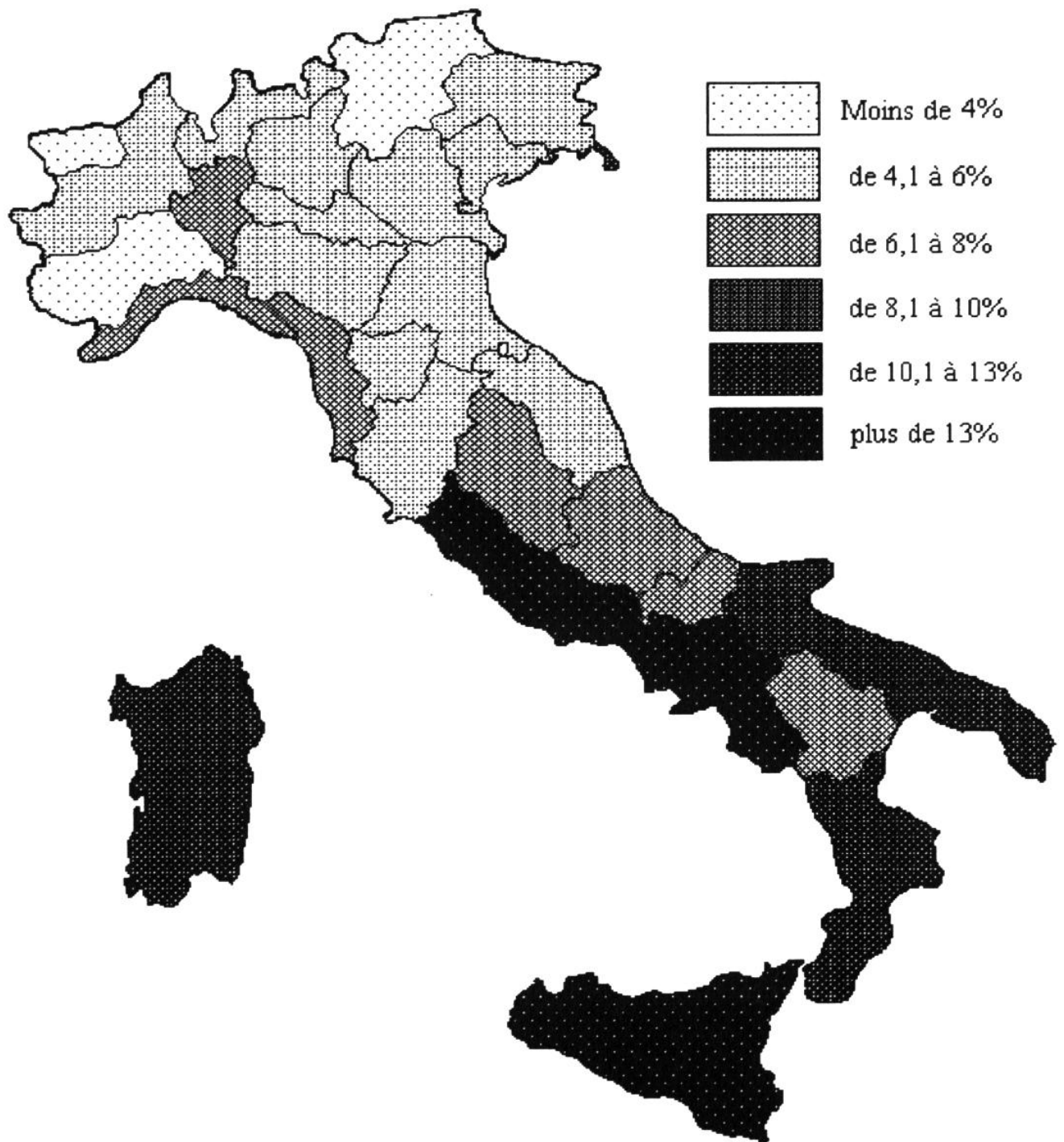
Carte V – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 28 avril 1963

Ces élections suivent les incidents de Gênes survenus en 1960. L'implantation du parti est toujours centrée sur ses deux pôles du sud et du centre du pays. Rome est le pôle de référence, même si le score de son collège est inférieur à celui de Trieste (10,1% contre 11,9%). La présence du MSI dans toutes les autres régions du Sud, comme les Pouilles, la Sicile et la Campanie, se stabilise.



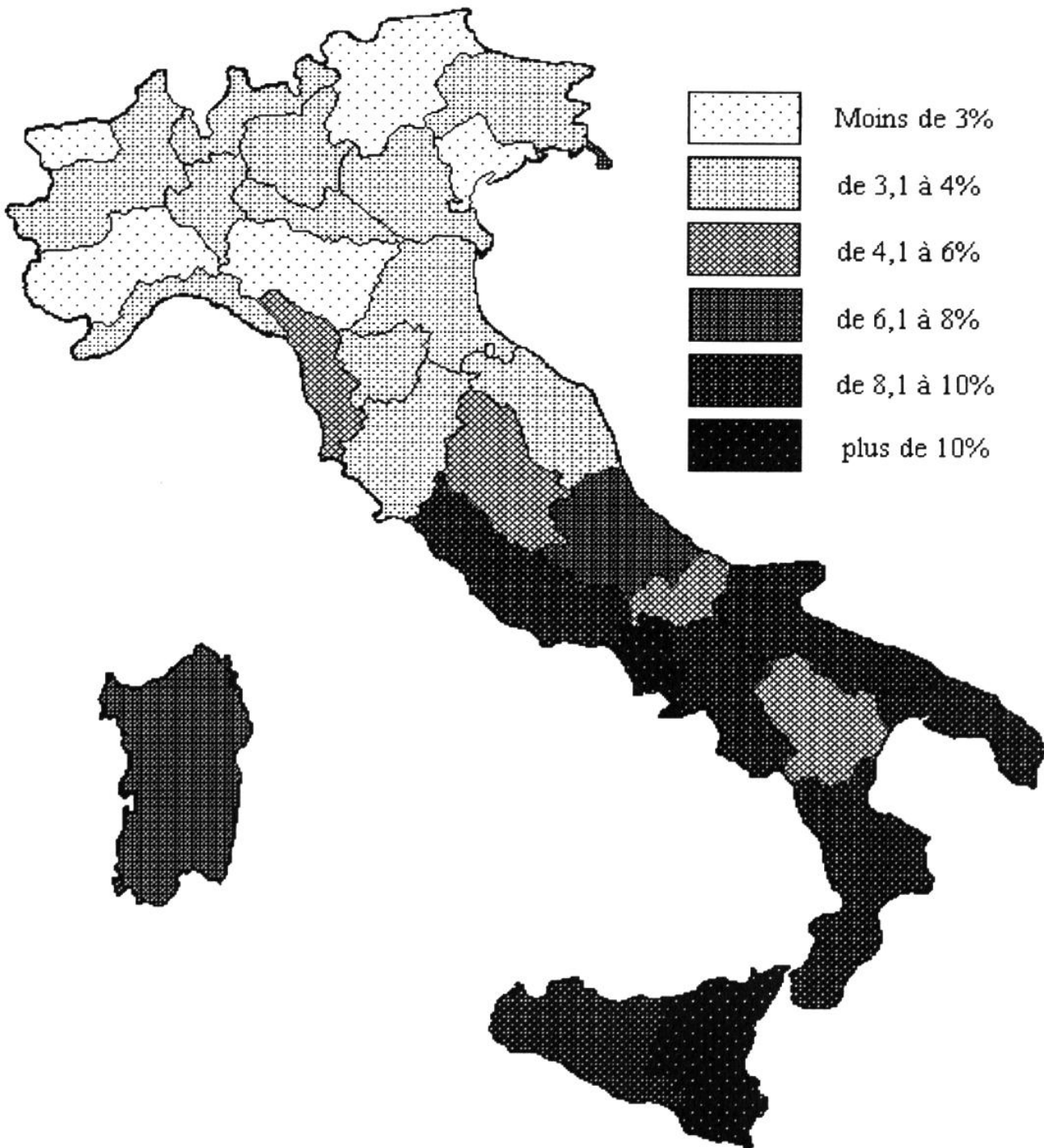
Carte VI – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 19 mai 1968

Lors de cette élection, le MSI recule dans tous les collèges électoraux, ou au mieux se maintient. Seule exception, le collège de Naples-Caserta, qui monte de 6,1% à 7,1%. Il faut rappeler le contexte historique : de violents affrontements entre mouvements étudiants et droite subversive se produisent, principalement dans les grandes villes universitaires. Cette dernière année de gestion du MSI par Michelini n'a pas vu les électeurs prendre plus confiance dans le parti.



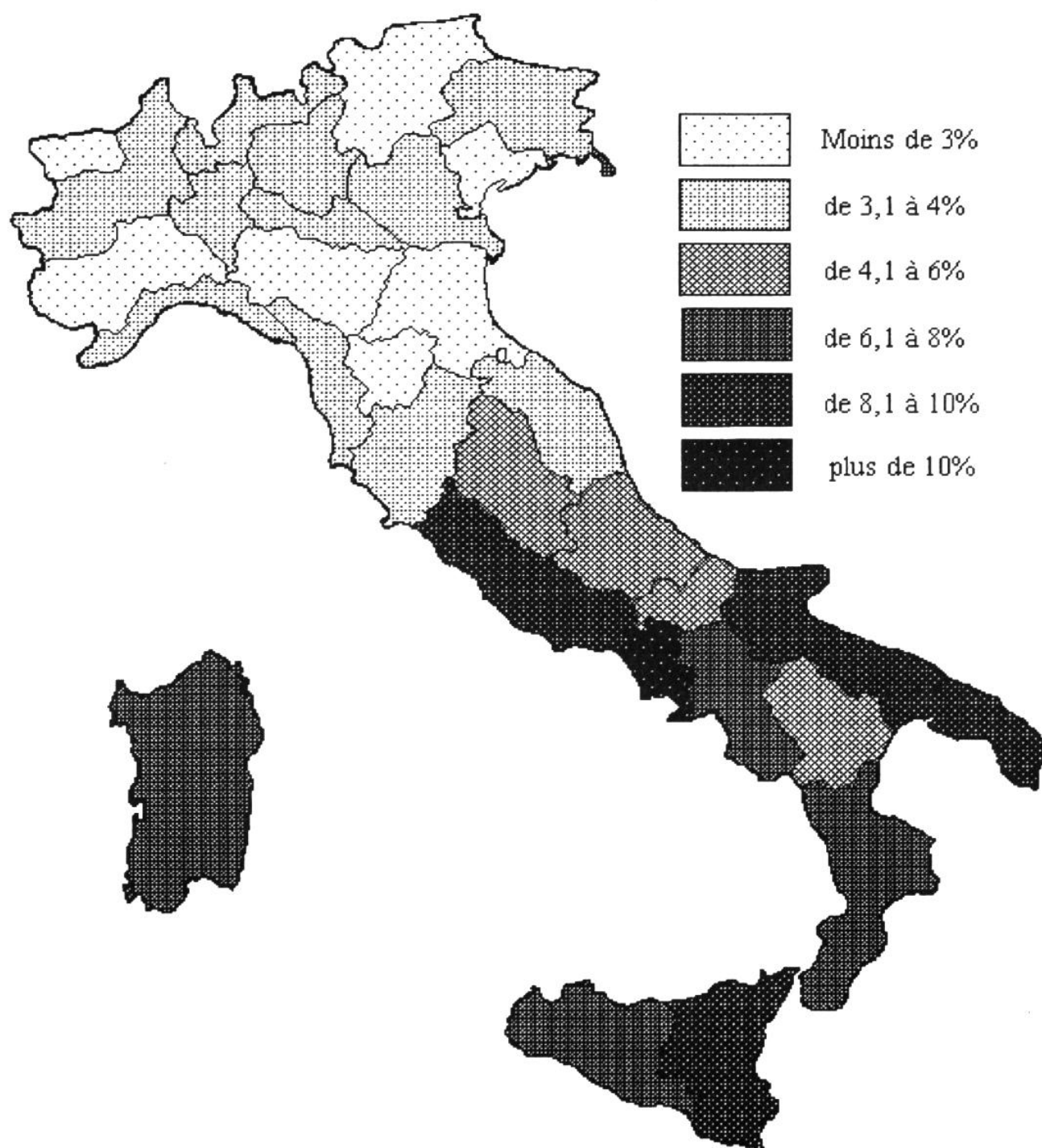
Carte VII – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 7 mai 1972

Ce sont les élections du plus grand succès pour le MSI. Exception faite de la Basilicate (6,9%), le parti franchit partout la barre de 11%. Avec le collège de Naples-Caserta (18,6%) et celui de l'est de la Sicile (18,3%) on atteint des records historiques. Dans le Nord aussi le parti double ses scores habituels. La gestion de la ligne politique du parti par Almirante a donné une nouvelle vitalité et une capacité de réponse accrue aux besoins très différents du sud et du nord du pays. Ordre et sécurité dans le Nord, alternative à l'État et nouvel espoir dans le Sud.



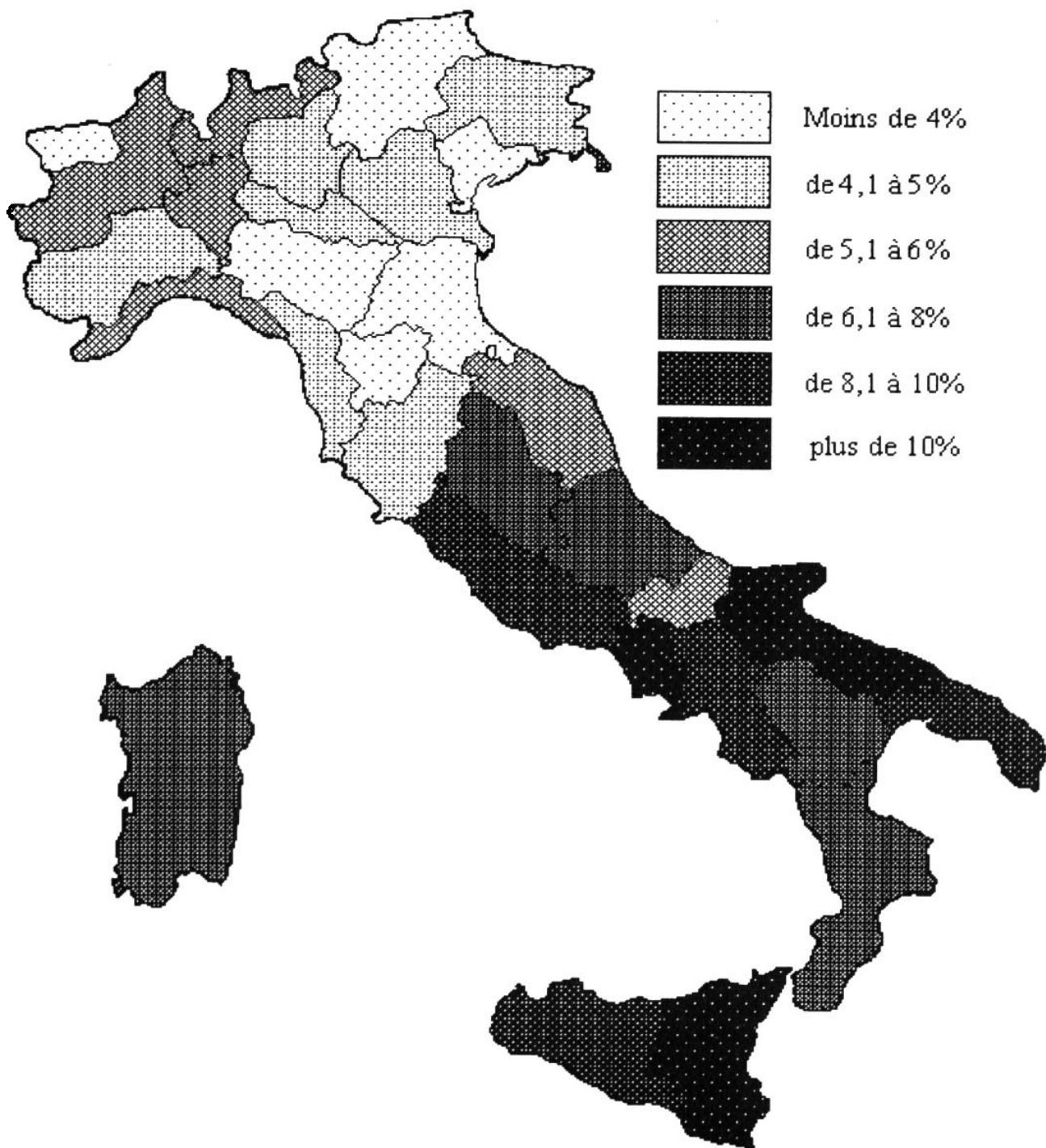
Carte VIII – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 20 juin 1976

Ces élections marquent un effondrement des scores du MSI partout dans le nord de l'Italie où ils ne dépassent jamais les 4% sauf à Trieste. Dans le Sud par contre on assiste à un relatif maintien, notamment à Naples et à l'est de la Sicile, mais la baisse, homogène, ne concerne pas moins toute l'Italie. C'est l'effondrement du projet de *Destra nazionale* qui amènera le parti à une importante scission.



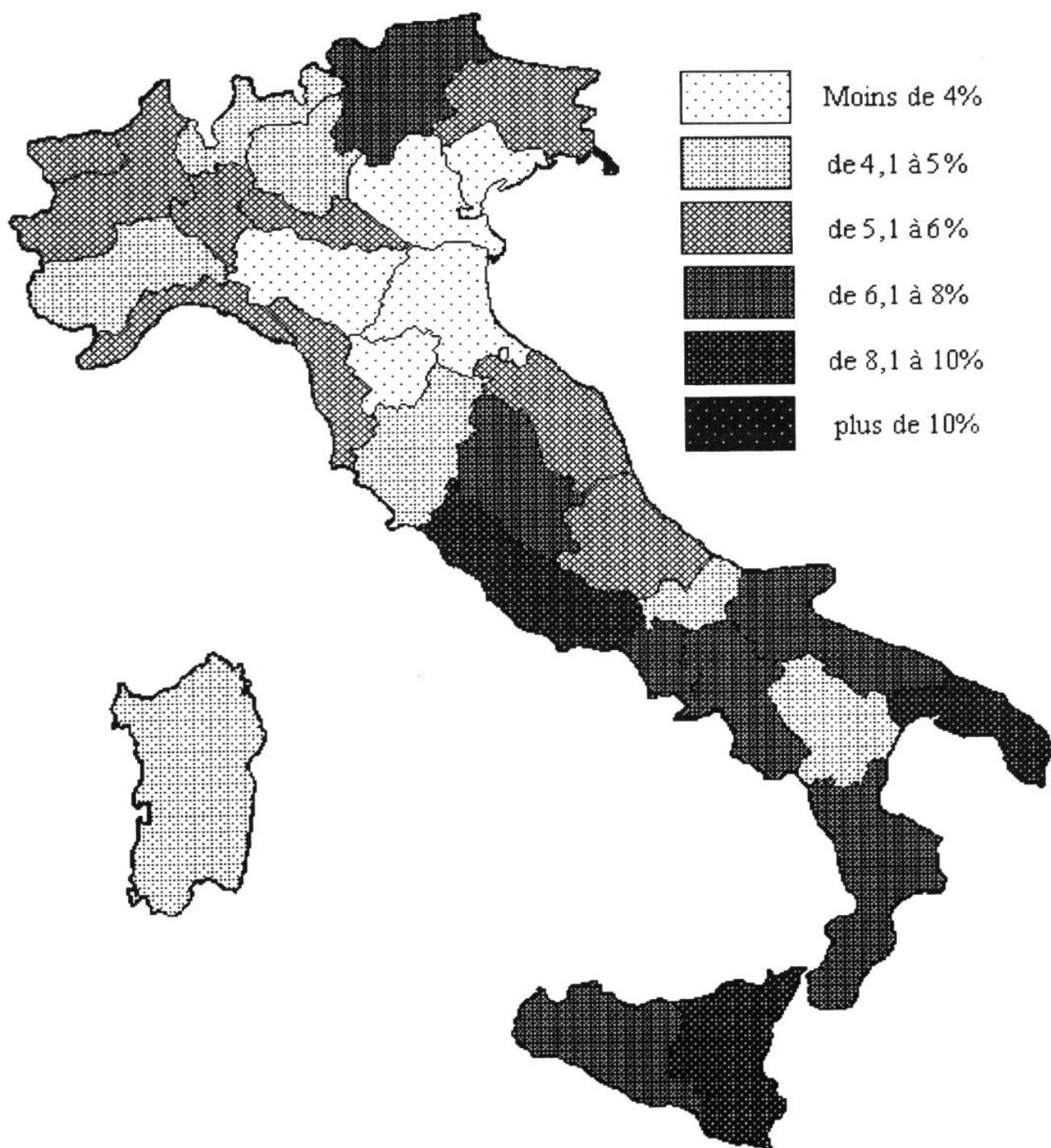
Carte IX – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 3 juin 1979

Les élections de 1979 sont la confirmation des mauvais scores obtenus lors des élections précédentes. La polarisation des votes autour de la DC et du PCI explique la confirmation de ces scores décevants, plus que la mauvaise stratégie du MSI. La baisse est générale, il ne reste plus que Trieste au nord et Naples au sud où le parti dépasse la barre de 10%, confirmant ainsi son rôle primordial au niveau national.



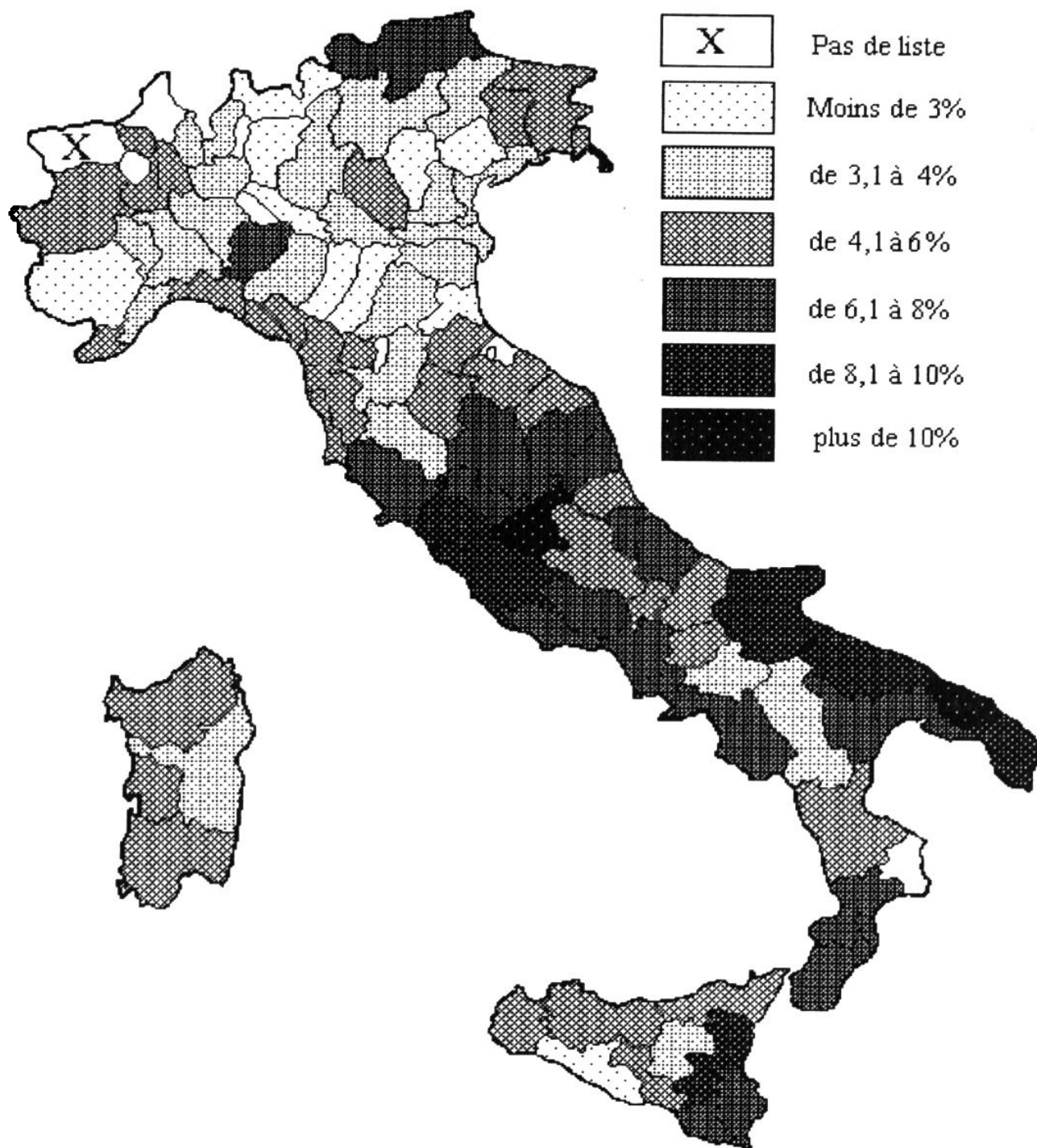
Carte X - Résultat du MSI aux élections parlementaires du 26 juin 1983

Ces sont les élections qui marquent la sortie du ghetto et qui témoignent l'acquisition par le MSI du statut de parti de droite « normale ». La conséquence en est la remontée des scores dans l'Italie du Nord-Ouest, qui est un des endroits les plus difficiles pour le MSI. Mais l'augmentation des scores dans le Pouilles et en Sicile démontre que le Sud est encore la zone de référence identitaire du parti.



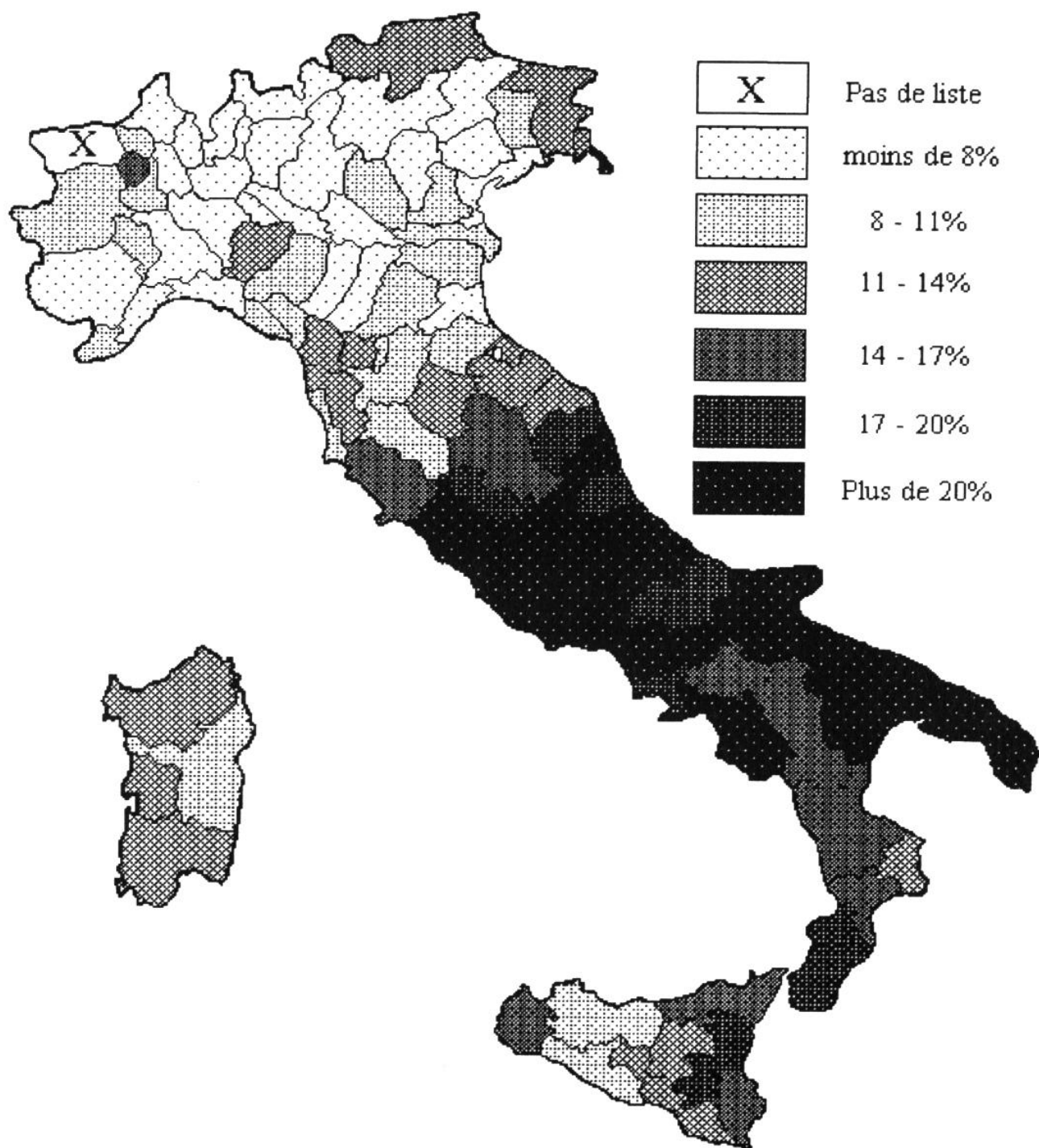
Carte XI – Résultat du MSI aux élections parlementaires du 14 juin 1987

Ces élections représentent une phase de homogénéisation au niveau national, qui se solde par une perte d'importance dans le Sud, où des collèges comme ceux de Naples, des Pouilles, de Sicile, voient leur scores baisser au dessous de leurs pourcentages habituels. C'est l'année où on peut s'apercevoir de la structuralisation du vote du MSI dans le Nord. Le passage au delà de 6% en Trentin-Haut Adige est remarquable et représente la percée de la question italienne dans le Tyrol.



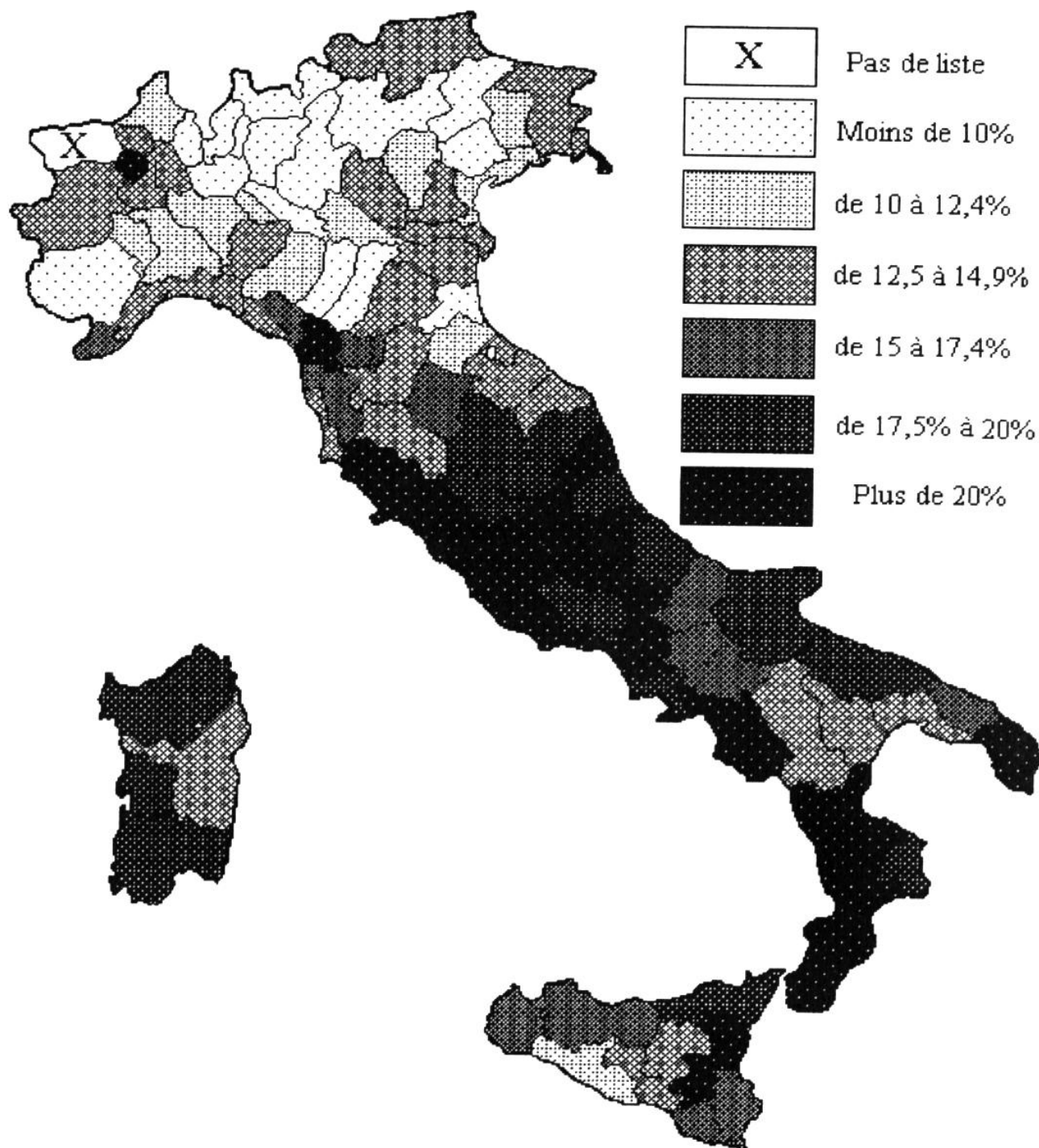
Carte XII - Résultat du MSI aux élections parlementaires du 5 avril 1992

Aux élections législatives de cette année le MSI est perçu avec intérêt par les électeurs modérés catholiques, surtout dans un moment très difficile pour la DC. L'augmentation (modeste) du vote pour ce parti est dans le Nord plus que dans le Sud. Le découpage par provinces utilisé pour cette carte (de même que pour ce que j'ai fait pour 1994 et 1996) montre bien certaines différences. La dichotomie des Marche où le sud est nettement plus à droite que le nord. Même diversité pour la province de Plaisance en Émilie. Mais aussi le nord du Piémont plus à droite par rapport au sud.



Carte XIII – Résultat du MSI-AN aux élections parlementaires du 28 mars 1994

Ces élections sont l'épanouissement du MSI-AN. On remarque d'emblée l'implantation du parti dans le centre du pays plus que dans le sud. À noter la ligne qui va des deux provinces du sud des Marches jusque au Latium. Le score remarquable dans les Pouilles est dû à l'absence de la liste de Forza Italia, pour manque de conformité aux nouvelles normes électorales. AN est allié de FI, donc tous les votes destinés au mouvement de Berlusconi sont adressés au parti de Fini.



Carte XIV – Résultat de AN aux élections parlementaires du 21 avril 1996

Par rapport aux élections de 1994, celles-ci nous montrent la structuration du vote de AN dans tout le pays. En 1994 les scores les plus importants étaient obtenus dans les fiefs historiques du parti, alors que en 1996 nous pouvons remarquer comme la perception du parti a changé partout. Il est important de voir comme la présence de AN a augmenté en Toscane beaucoup plus que en Émilie Romagne. Dans le Sud on peut voir l'implantation diversifiée dans les Pouilles et, toujours dans la même région, les dégâts provoqués par la présence de la liste de la Ligue méridionale de M. Cito à Tarente.